

# Pratiques d'enquête

Par Paola BONOMO, Guillermo KOZLOWSKI et Philippe VICARI  
CFS asbl



Pour citer ce document : BONOMO Paola, KOZLOWSKI Guillermo et VICARI Philippe, « Pratiques d'enquête », CFS asbl, 2018

URL : [http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/pratiques\\_d\\_enquete.pdf](http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/pratiques_d_enquete.pdf)

Avec le soutien de :



## PLAN DE L'ÉTUDE

---

Prologue	3
<u>La fiction d'une enquête policière — Guillermo KOZLOWSKI</u>	<u>5</u>
Une enquête sans police au centre	6
Le personnage	6
Les enquêtes	6
Le début : Non-fiction	7
La fiction du quotidien	7
Garder l'imaginaire	8
La fin : Non-vérité	9
Devenir le personnage	9
La faiblesse de la vérité	11
Conclusion	12
<u>Enquête de marginalités — Philippe VICARI</u>	<u>14</u>
Une trajectoire séculière	15
L'historien marxiste	16
L'observateur participant	17
Les révoltes archaïques	18
Une histoire populaire ?	19
La construction d'un modèle	20
<u>L'enquête comme militance — Paola BONOMO</u>	<u>23</u>
L'Italie du miracle économique	23
La pensée operaïste et l'expérience des <i>Quaderni rossi</i> (1961–1964)	24
Marx et l'enquête	25
Romano Alquati : l'enquête sur la classe ouvrière de Cremona à Turin	26
La corecherche : non pas simple enquête par le bas, mais organisation de l'autonomie des ouvriers	27
Piazza Statuto, « Nous ne l'attendions pas, mais nous l'avons organisée »	29
<u>Épilogue</u>	<u>31</u>

# Prologue

Nous assistons, ces derniers temps, à une salubre redécouverte de l'enquête populaire qui cherche à faire émerger la parole des personnes qui partagent un même vécu d'oppression. Cela, avec le but de construire un certain type de savoir qui puisse être employé comme force politique.

L'enquête redevient donc un outil qui va au-delà de la simple collecte d'informations : elle peut être un moyen d'action et d'organisation, de produire un savoir partisan contrebalançant les discours dominants, ou encore de réécrire l'histoire de ceux et celles qui n'ont pas droit à prendre la parole. La *Plateforme d'enquêtes militantes* en France<sup>1</sup> et *Notes from below* en Angleterre<sup>2</sup> constituent des exemples actuels, porteurs d'auto-émancipation, qui relèvent de cette approche de l'enquête. Instrument de lutte voire modalité de la lutte elle-même, ce type d'enquêtes s'avère d'autant plus indispensable que dans un même temps, les enquêtes dites participatives tendent à se multiplier, brandies par le pouvoir pour justifier la mise en place de diverses politiques publiques devant répondre à un soi-disant besoin populaire observé justement à travers ces enquêtes.

Cette étude du Collectif Formation Société asbl se propose d'aborder trois manières de faire enquête dans une perspective populaire, trois expériences tirées de contextes différents mais qui ont en commun d'avoir été pionnières dans les domaines qu'elles se proposaient d'explorer, ne fût-ce que par leur façon originale de rendre visible les intérêts populaires. Inscrites dans des espaces, des époques et avant tout des combats précis, leur vocation n'était pas d'imposer des paradigmes, loin s'en faut. Par les questions qu'elles soulèvent cependant, elles conservent une pertinence et disposent d'un potentiel dont les enquêtes présentes et à venir gagneraient à s'inspirer.

On commencera ce parcours en Argentine, dans les années 1950 à 1970 avec le travail de Rodolfo Walsh (écrivain, journaliste, membre de la guérilla, entre autres choses). C'est l'un des premiers à travailler en mélangeant fiction et information, ce qu'on appelle à l'époque non-fiction. Il ne s'agit pas enjoliver ou manipuler la réalité, mais situer le récit. Esquisser les mondes qui se rencontrent dans les affaires dont il s'occupe. Montrer comment l'auteur aussi, est un personnage de cette histoire. Car la question qui traverse le travail de Walsh est toujours celle-là, comment fabriquer des prises sur les histoires que nous vivons, comment ces histoires nous regardent.

On s'arrêtera ensuite en Grande-Bretagne, où les travaux menés dans les années 1950 et 1960 par Eric Hobsbawm, historien et communiste convaincu, sur les manifestations archaïques de révolte anticapitaliste l'ont conduit à être considéré comme l'un des instaurateurs d'une histoire dite d'en bas ou populaire. Quoiqu'il ne s'en soit jamais revendiqué, et se gardant de toute théorisation, il développera néanmoins une critique à son endroit et, à partir de recherches personnelles, problématisera sa conceptualisation autant que sa pratique afin d'en apprécier les conditions de possibilité. Flirtant avec une approche anthropologique dans sa façon d'enquêter, Hobsbawm s'est avant tout efforcé d'abolir la marginalisation touchant traditionnellement les mouvements d'agitation et de violence populaires qu'il étudie pour les appréhender dans leur réalité socio-économique et politique propre et ainsi rétablir leur signification historique.

On arrivera enfin en Italie, dans les années 1960, où il y a le travail de Romano Alquati, sociologue et militant communiste, sur la corecherche, dont il est considéré être l'inventeur, bien qu'il n'aimait pas

---

1 <http://www.platenqmil.com/apropos>

2 <https://notesfrombelow.org/about>

être appelé comme ça. Alquati distingue l'enquête ouvrière de la corecherche en termes de durée et de finalité. Là où l'enquête est un processus d'investigation défini dans le temps, la corecherche présume un travail d'approfondissement et de connaissance qui est potentiellement infini. Ce travail met coude à coude le chercheur et l'objet de son travail, dans le but de construire collectivement une connaissance pour la lutte, qui est donc qualitativement différente de celle produite de l'extérieur par un spécialiste : un savoir qui se produit dans les réalités sociales d'où sortent les comportements politiques. La corecherche est, dans cette conception, un véritable style de militance, ayant le but d'organiser la classe dont on essaie d'investiguer la composition et la subjectivité.

Ces différentes pratiques d'enquête font leur une question jadis formulée par le philosophe Gilles Deleuze « Alors, comment arriver à parler sans donner des ordres, sans prétendre représenter quelque chose ou quelqu'un, comment arriver à faire parler ceux qui n'ont pas le droit, et à rendre aux sons leur valeur de lutte contre le pouvoir? »<sup>3</sup>

---

3 Gilles DELEUZE, *Pourparlers (1972–1990)*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 61.

# La fiction d'une enquête policière

Par Guillermo KOZLOWSKI  
CFS asbl

*Les classes dominantes ont toujours veillé à ce que les travailleurs n'aient pas d'histoire, qu'ils aient pas de doctrine, qu'ils n'aient ni héros ni martyres. Chaque lutte devrait commencer de rien, séparée des faits qui la précèdent : l'expérience collective se perd, les apprentissages s'oublient. L'histoire apparaît ainsi comme une propriété privée, dont les propriétaires sont les propriétaires de toutes les autres choses.<sup>4</sup>*

Rodolfo Walsh (1927–1977)

Depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, le terme enquête renvoie souvent à une enquête de type policier. Une démarche hypothético-déductive : trouver les faits, les dépouiller des récits et des croyances, les relier de manière logique, établir la vérité. Cette manière de faire existait dans la physique mécanique depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, plus tard la médecine clinique l'avait adoptée aussi, mais l'appliquer massivement à la société est relativement nouveau.

Un personnage résume à lui tout seul la quintessence de ce nouveau mode d'action sur la société : Sherlock Holmes. D'ailleurs, dans ses aventures, publiées à partir de 1887, nous constatons bien que la police est encore dans une autre démarche, que Holmes n'arrête de railler. Là où la police s'intéresse au rang social des personnages : un tel ne peut pas être le meurtrier parce qu'il fait partie de la noblesse, tel autre doit être nécessairement coupable vu son mode de vie... Holmes s'intéresse à des traces en deçà, produites par des individus sans qualités : la taille des empreintes laissées par une chaussure, le type de tabac que fumait l'assassin, etc. Mais Holmes est un personnage de fiction, un idéal libéral, dans le monde réel c'est une « police scientifique » qui va se dé-

velopper. La promesse de cette nouvelle police est simple, avec ses méthodes qui permettent de regarder en deçà des apparences, trouver la vérité au-delà des préjugés.

Cette promesse se prolonge, reflétée dans un nombre infini de scénarios de fiction où des héros trouvent la vérité derrière des apparences trompeuses : tout porte à croire que tel personnage est coupable, mais si on regarde bien c'est n'est pas le cas. Cette histoire à été écrite, jouée, récitée, filmée, un nombre incalculable de fois. Ainsi, la nappe de fiction qui accompagne l'enquête policière depuis le début est toujours dense.

Au cours du XX<sup>ème</sup> siècle la méthode d'enquête policière est devenue hégémonique, à la fois dans la pratique et dans l'imaginaire. La police est proclamée seul acteur légitime pour enquêter sur un très grand nombre de faits sociaux. Ceci pose toute une série de problèmes plus ou moins évidents, nous tenterons ici de voir ce qu'apporte une contestation pratique de cette hégémonie. Comment une manière différente d'enquêter sur des faits censés relever uniquement de la police, ce

4 Extrait d'un texte publié dans le journal de la CGT argentine.

que nous appellerons enquêtes populaires, permet de redonner une prise sur certains faits sociaux.

## Une enquête sans police au centre

Parmi les expériences d'enquêtes populaires, celle menée par Rodolfo Walsh en Argentine à partir du milieu des années 1950 est l'une des plus originales. Elle est certes lointaine dans le temps et dans l'espace, mais nous semble pertinente d'une part par sa qualité, d'autre part parce que vu la saturation d'images d'enquêtes policières à laquelle on est soumis, il n'est pas sans intérêt de regarder un peu plus loin. Nous tenterons d'esquisser à la fin de ce chapitre une utilisation possible des outils d'enquête proposés par Walsh. Mais commençons par résumer les choses un peu à sa manière.

### Le personnage

Il est plus ou moins journaliste de formation. En fait il alterne toutes sortes de métiers : ouvrier, vendeur d'antiquités, employé de bureau dans un abattoir, il est aussi étudiant en littérature pendant quelque temps. Engagé comme coursier dans un journal, on lui a donné quelques articles sans importance à écrire.

Dans les années 1940 il est membre de l'Alliance Nationale, un groupuscule proche de l'extrême droite. Peu à peu il change de camp, début des années 1960, exilé à Cuba, c'est lui qui décode le cryptage des communications US. Histoire de passer le temps il avait commencé à lire un manuel d'initiation à la cryptographie... Cela se passe juste avant la tentative d'invasion de la Bahia de los Cochinos. Les informations ainsi récoltées seront importantes pour la défense cubaine. Profitant de sa physionomie et sa maîtrise de l'anglais Walsh était prêt à partir au Guatemala déguisé en pasteur irlandais, pour espionner les troupes de la CIA qui s'entraînaient en vue de l'invasion. Cette histoire c'est Gabriel Garcia Marquez<sup>5</sup> qui la raconte, elle est vraie et c'est juste un exemple parmi d'autres. Au début Walsh est farouchement anti-péroniste. Plus tard, devenu un des référents

5 <https://www.nodal.am/2014/06/cuando-en-prensa-latina-descubrimos-la-invasion-a-bahia-cochinos-por-gabriel-garcia-marquez/>.

de la gauche péroniste, il mourra dans un échange de coups de feu avec les forces de police de la dictature de Videla en 1977.

Walsh est aussi écrivain de polars, ses nouvelles de fiction seront toujours plus vraisemblables que sa vie et ses enquêtes, qui sont de fait une seule et même chose.

### Les enquêtes

La première enquête qu'il réalise, à la fin des années 1950, est publiée sous le nom de *Operacion Masacre*<sup>6</sup> (*Opération massacre*). En septembre de 1955 un coup d'État militaire renverse le gouvernement (élu) de Juan Domingo Perón. En juin 1956 aura lieu une tentative d'insurrection péroniste dirigée par le général Valle, contre la dictature du général Aramburu, qui échoué rapidement. Le régime va alors déclencher une vague de répression. Walsh mènera une enquête sur une douzaine d'hommes qui se retrouvent le jour de la tentative d'insurrection dans la maison d'un ami (pour certains seulement d'une connaissance) pour écouter un match de Boxe. Ils ont été arrêtés, transférés dans un commissariat, puis fusillés sommairement dans une décharge publique pendant la nuit. La moitié d'entre eux parviennent à s'échapper.

Le deuxième livre d'enquête, *Caso Satanowski*<sup>7</sup>, porte sur l'assassinat du docteur Marcos Satanowski. Un des avocats d'affaires les plus influents de Buenos Aires est abattu dans son bureau par trois tueurs à gages, proches de services secrets, qui se présentent tranquillement comme des clients.

La dernière enquête, *Quien mato a Rosendo ?*<sup>8</sup> (*Qui a tué Rosendo ?*), éditée en 1969, raconte l'histoire de Rosendo Garcia, de Domingo Blajaquis (dit « le grec ») de Juan Salazar, morts tous les trois dans une bagarre entre syndicalistes, ainsi que celle des autres participants de l'affrontement. Le premier est un petit caïd un peu folklorique du

6 Rodolfo WALSH, *Operacion masacre*, 1957, réédition 2001, Ediciones de la flor. L'ensemble des traductions ont été réalisées par les auteurs de ce texte.

7 Rodolfo WALSH, *Caso Satanowski*, 1958, réédition 2010, Ediciones de la flor.

8 Rodolfo WALSH, *Quien mato a Rosendo ?*, 1969, réédition 2008, Ediciones de la flor.

syndicalisme corrompu, l'autre un vieux militant ouvrier et le dernier est un militant syndical.

C'est la police qui serait compétente, et qui aurait droit au monopole de ces trois histoires. Et c'est aussi elle qui posséderait la manière légitime de mener l'enquête sur ce genre de faits. Les éléments pertinents pour cette enquête seraient alors ceux que la police peut isoler, comprendre, traiter en termes de preuves, d'éléments à charge, de coupable ou innocent, d'auteur matériel, etc. Il y a aussi une manière de rapporter les résultats qui est propre à cette modalité d'enquête. « Pour les journaux, pour la police, pour les juges, ces gens n'ont pas d'histoire, ils ont un casier judiciaire ».

Le travail de Walsh est de trouver d'autres modalités d'existence aux personnages que ceux pertinents pour un casier judiciaire, d'autres points d'intérêt pour sa recherche, d'autres critères de réussite aussi. Fondamentalement parce qu'il a un autre objectif. Ces histoires vues avec le savoir de la police ne nous intéresseraient plus tellement, ce serait au mieux une collection d'anecdotes curieuses. Lorsqu'une enquête policière est réussie, le dossier est classé. Les enquêtes de Walsh sont réussies, au contraire, lorsqu'il ouvre un dossier. Voici de manière un peu schématique quelques éléments qui permettent de comprendre à la fois sa manière de travailler et les différentes dimensions que ce traitement lui permet de développer.

## Le début : Non-fiction

L'élément le plus saillant de la démarche de Walsh est probablement la place laissée à la fiction. Il faut s'entendre sur le terme. Fiction n'est pas une manière d'enjoliver le récit, d'ajouter des effets de style pittoresques, macabres ou émoustillants, pour maintenir le lecteur en haleine. Ce n'est pas non plus opposer au récit volontairement, ou prétendument, mécanique de la police des sentiments humains qui expliquent, nuancent ou contrebalancent les choses. Ce n'est pas un écrit en réaction, ce n'est pas un discours en miroir. D'une certaine manière il s'agit seulement de prendre les outils de la fiction, Walsh est extrêmement soigneux lors de ses enquêtes, il n'invente pas les histoires, d'où le qualificatif de non-fiction qui lui

a été donné à l'époque. Seulement on ne peut pas prendre des outils sans que quelque chose de plus vienne avec<sup>9</sup>. Mais plutôt que faire la liste des malentendus possibles regardons ce que fait Walsh.

## La fiction du quotidien

« Les premières nouvelles à propos des exécutions clandestines de juin 1956 sont arrivées à moi un peu par hasard, vers la fin de cette année-là, dans un café de La Plata où nous jouions aux échecs ». C'est ainsi que commence le premier livre d'enquête de Rodolfo Walsh *Operacion massacre*. Quelque chose fait irruption dans le quotidien.

Puis...

« Dans ce même lieu, six mois plus tôt, nous avait surpris, vers minuit, une fusillade proche, c'était le début de l'attaque au commandement de la deuxième division de l'armée et au commissariat de police, lors de la révolution manquée de Valle. Je me souviens comment nous étions partis comme un troupeau, les joueurs d'échecs, pour voir qu'est-ce qu'on était en train de fêter, et comment lorsqu'on se rapprochait de la place San Martin on était de plus en plus sérieux et de moins en moins nombreux, lorsque j'ai traversé la place j'étais seul ». Puis Walsh était rentré chez lui, non loin de là, juste en face de la caserne attaquée. « Je n'oublie pas non plus que, collé au volet, j'ai entendu mourir un appelé de l'armée dans la rue et que cet homme n'a pas dit "vive la patrie" mais il a dit "Ne me laissez pas seul, enfants de putain". Ensuite je ne veux plus me rappeler, ni la voix du journaliste radio à l'aube, annonçant que 18 civils ont été exécutés à Lanus, ni la vague de sang qui submerge le pays jusqu'à la mort de Valle. J'en ai assez pour une seule nuit. Valle m'intéresse pas, Perón m'intéresse pas, la révolution m'intéresse pas. Pourrais-je revenir aux échecs ? »<sup>10</sup>.

Le deuxième paragraphe vient déjà contredire le début, en fait le quotidien paisible est une illusion, déjà six mois auparavant il s'était passé des

9 Peut-être que le concept de Gilles Deleuze : *Fictionner*, s'applique mieux à la démarche de Walsh.

10 Rodolfo WALSH, *Operacion massacre*, pp. 17-18.

choses hors-norme. Ce qui est réel est la volonté d'expulser du quotidien ce qui n'est pas paisible, et de jouer aux échecs tranquille. Plus loin il sera question d'autres événements, précédant cette histoire, au fond il n'y a jamais eu de normalité. C'est une question de regard, de ce qu'on prend en compte ou pas, de ce dont on se sent concernés, d'éprouver ou pas certains liens. C'est une première utilisation des outils de la fiction, mettre en évidence les manières de regarder, les manières d'être au monde, parce que ce sont elles qui déterminent ce qu'on peut faire d'une information. C'est d'autant plus important ici, parce que les histoires policières sont toujours construites à partir du sentiment d'une rupture d'équilibre, la vie allait tranquillement et tout d'un coup...

Les films hollywoodiens se sont fait une spécialité de montrer à quel point pour les gens qui n'ont rien à se reprocher la vie est normalement paisible, équilibrée, sauf accident... C'est l'aspect hors du quotidien qui donne à la police le monopole de ces histoires, qui met tout le monde hors-jeu pour s'en saisir. Walsh nous fait d'abord éprouver comment une certaine manière de vivre, une manière d'être au monde fait en sorte que, même lorsqu'on a un rapport direct avec ce qui se passe, on fabrique une sorte de distance. Comment jouer aux échecs nous semble la vraie vie, et l'insurrection de Valle une parenthèse. De la même manière dans *Quien mato a Rosendo ?* le travail quotidien est vécu comme la vraie vie et la grève semble une parenthèse. Si on veut avoir une prise il faut éprouver que tout cela se passe là où nous vivons, dans le quotidien. Ressentir à quel point ce qu'on prend généralement pour le quotidien correspond à un certain imaginaire, assez étroit, de la vie. C'est une question pratique, si ce qui arrive se passe dans notre quotidien, le savoir que nous produisons dans nos vies est pertinent, nous sommes compétents pour nous occuper de cette histoire. Non pas être informés de ce qui s'est passé et éventuellement donner un avis, mais être protagonistes.

Il faut bien commencer par là : il n'y a pas un quotidien cohérent, homogène, solide, qui serait

par moments interrompu. Mais un quotidien fait de toutes sortes de dynamiques impliquant différentes temporalités, différents périmètres. Là où un rapport de police cherche à établir un fil continu fait de liens de cause à effet, dans les romans de Walsh on lit, comme le remarquait l'écrivain Ricardo Piglia dans une discussion avec Walsh, « des textes discontinus, c'est le lecteur qui reconstitue différents moments qui forment une histoire »<sup>11</sup>. L'imaginaire d'un quotidien cohérent est une manière de mettre chacun à sa place, la place qui lui revient dans ce monde. Faire éprouver comment le quotidien est discontinu, incohérent, conflictuel, permet au contraire d'y prendre place.

### Garder l'imaginaire

Après cette nuit d'insurrection le quotidien étroit avait repris ses droits. « Six mois plus tard, une nuit étouffante d'été, devant un verre de bière, un homme me dit :

– il y a un fusillé qui est vivant.

Je ne sais pas ce qui m'a attiré dans cette histoire vague, lointaine et improbable (..) Après j'ai su. Je regarde ce trou dans la joue, le trou encore plus grand dans la gorge, la bouche brisée et les yeux opaques où flotte encore une ombre de mort. Je me sens insulté, comme je me suis senti insulté, sans le savoir, lorsque j'ai entendu le cri derrière le volet »<sup>12</sup>.

Le récit peut commencer à partir du moment où celui qui le raconte est physiquement concerné par la chose. À partir du moment où ça le regarde, où il se sent personnellement insulté par cette histoire, où il fait partie lui-même de cette histoire. À partir du moment où il se rend compte que cette histoire faisait déjà partie de sa vie. Ainsi cette dimension de la réalité va rentrer dans le quotidien de Walsh. Mais on ne sort pas de la fiction pour autant, la fiction est déjà partout.

« Cette histoire je l'ai écrite à chaud, d'un seul coup, pour qu'on ne me double pas à l'arrivée, mais après je vois qu'elle prend peu à peu des

11 Cette remarque Piglia la formule dans l'un des entretiens qu'il a réalisés avec Rodolfo Walsh.  
<http://revistaanfibia.com/cronica/el-periodismo-y-el-arte-burgues/>.

12 Rodolfo WALSH, *Operacion massacre*, p. 19.

rides dans ma poche parce que je la promène partout dans Buenos Aires et personne ne veut la publier, ni même s’y intéresser. C’est qu’on finit par croire les romans noirs qu’on a lus ou écrits, et on pense qu’une telle histoire, avec un mort qui parle, les rédactions vont se battre pour la publier, on pense qu’on est dans une course contre la montre, qu’à n’importe quel moment un grand journal va envoyer une douzaine de reporters et photographes, comme dans les films. À la place tout le monde évite soigneusement la chose (...) à la fin je descends dans un sous-sol rue Leandro Alem où se fait une feuille d’information d’un syndicat, et je trouve un homme qui ose. Il tremble et sue, parce que lui non plus n’est pas un héros de film, simplement un homme qui prend son courage, c’est plus qu’un héros de film. L’histoire est publiée, un ramassis de feuilles jaunâtres dans les kiosques à journaux, sans signature, avec une mauvaise mise en page, les titres sont changés, mais elle sort »<sup>13</sup>.

On vit, on écrit dans un certain imaginaire, toujours, même si c’est pour le contester. Un écrit renvoie toujours à d’autres écrits, à d’autres images. Walsh le sait, ce n’est pas un problème pour lui, parce qu’il n’a pas l’idée saugrenue de s’en débarrasser. Lorsqu’il enquête il se prend peut-être pour Humphrey Bogart, et il sait que ceux qui vont le lire y penseront aussi. La non fiction, si on nomme ainsi sa démarche, est de faire en sorte que ces imaginaires soient un élément de l’histoire, qu’ils soient pensables, comme le reste, parce qu’il ne faut pas tomber dans l’autre travers et se figurer que tout est récit.

Penser cet imaginaire n’implique pas le dénoncer, il ne s’agit pas de débarrasser l’histoire des récits et des croyances plutôt montrer comment elles fonctionnent, ne pas se laisser embarquer passivement, travailler avec. C’est d’ailleurs bien ce que fait Walsh dans cet extrait. Quoi de plus archétypique du roman noir que le personnage d’un justicier un peu cynique, à moitié raté et fauché, qui pour d’obscur raisons avance dans son enquête en marmonnant que dans les films ça se passe pas comme ça...

13 Rodolfo WALSH, *Operacion masacre*, p. 20.

On reproche avec raison aux enquêtes policières de n’être jamais objectives (Holmes est l’idéal de l’enquête, pas la réalité). Mais la solution de Walsh n’est pas de dénoncer l’impartialité de l’enquête, il ne fait pas des sermons sur l’objectivité, il ne passe pas son temps à regretter un monde idéal. C’est que ni la police ni personne ne peut regarder des faits bruts, on regarde d’un certain point de vue. La question de Walsh est de montrer comment les uns et les autres construisent les faits, et là toutes les vérités ne se valent pas.

## **La fin : Non-vérité Devenir le personnage**

Faire de l’imaginaire un élément de l’histoire ne signifie pas non plus jouer au détective privé, fictionner la réalité n’est pas vivre dans la fiction. Au contraire, il est essentiel de comprendre les personnages dans la situation concrète dans laquelle ils vivent, l’imaginaire n’est qu’une dimension de cette situation. Walsh vit en Argentine, dans les années 1956, il se peut se prendre pour Philip Marlowe, mais pour enquêter il devra réellement devenir clandestin, abandonner son travail, changer de domicile, trouver de faux papiers... Définitivement ce n’est pas un problème psy, mais une question concrète, tangible. Regarder, penser, comprendre toute cette histoire demande de changer sa manière de vivre, non pas de sortir plus ou moins provisoirement du quotidien, mais d’inventer un autre mode de vivre au quotidien, élargir son quotidien, faire en sorte que d’autres éléments aient aussi une place. Non pas devenir l’auteur de l’histoire, se hisser au dessus de la situation, avoir une illusion de maîtrise, s’adresser à la conscience des hommes ; mais devenir un personnage, jouer un rôle dans cette histoire, parler d’égal à égal avec les autres personnages, penser la vie de tous les jours.

Ainsi, dans ses trois livres d’enquêtes policières, après une courte introduction, dont nous avons vu un échantillon, l’histoire se raconte par les personnages. Toujours le même procédé, une liste de personnages, des bouts d’histoires de chacun d’entre eux. Carranza, Garibotti, Don Horacio, Giunta, Lizaso, Gavino, Mario... sont les hommes arrêtés la nuit du 9 juin 1956, chacun d’entre eux

sera esquissé dans un chapitre de deux ou trois pages. De même quelques années plus tard Raimundo, Zalazar, Rolando El Griego, El Lobo, Granato... dans *Quien mato a Rosendo* ? Les personnages constituent toujours la première partie de l'enquête. Là non plus la question ne sera pas leur psychologie. Mais ce sera surtout quelque chose de très différent d'un rapport « objectif » produit par la police, par un DRH, ou un assistant social.

Quelques traits, esquissés, ce qui attire l'attention de Walsh d'abord. Walsh est un personnage de cette histoire, et les portraits n'éludent pas son point de vue, il peut souvent donner une image un peu stéréotypée, il peut aussi jouer sur les archétypes desquels se rapprochent les personnages. L'archétype n'est alors pas la vérité de tel ou tel personnage, mais c'est ainsi qu'on le voit. Ça fait aussi partie de l'histoire : comment un personnage est vu par un autre. À quelle image il est relié ? Le brave gars qui n'a pas eu de chance, l'ouvrier qui ne se pose pas de questions, le syndicaliste un peu idéaliste... Pour montrer qu'ils ne sont pas que ça, qu'ils ne se résument pas à ça, il faut d'abord montrer que spontanément c'est ça qu'on voit.

Lorsqu'il raconte la mort du soldat dans la rue, Walsh n'enjolive pas les choses. Il ne le transforme pas en héros, ne le rend pas ignoble non plus, il rapporte juste ce qu'il a dit. Mais il indique aussi ce qu'il n'a pas dit, ce qu'on aurait attendu qu'il dise, c'est-à-dire ce que Walsh et les lecteurs peuvent avoir comme imaginaire. En quelque sorte, vu les circonstances exceptionnelles il aurait dû avoir des propos exceptionnels, mais ce n'est pas le cas. Les protagonistes des moments exceptionnels sont des gens communs. Walsh lui-même, avec sa vie d'aventures, est un gars qui voulait jouer aux échecs. Même Victoria Walsh, la fille de Rodolfo, morte quelques mois avant lui : elle et son compagnon avaient affronté les centaines de militaires qui entouraient leur maison pendant des heures. Là aussi Walsh commence une enquête, Victoria ne crie pas des insultes, comme le soldat de 1956, elle rit après chaque rafale qu'elle envoie sur les militaires. Selon son père c'est qu'elle n'avait jamais utilisé ce modèle

de mitraillette, elle était toujours étonnée par les nouveautés<sup>14</sup>.

La fiction ne sert pas à simplifier, à transformer les protagonistes en représentants idéaux de tel ou tel propos, mais à nous permettre de mieux regarder la complexité de la chose. Dans *Quien mato a Rosendo* ? Rolando l'un des syndicalistes combattifs raconte une discussion avec Blajaquis (le grec), le vieux militant ouvrier assassiné. « Dis-moi une chose, grec, t'as quel âge ? Il m'a répondu la quarantaine. Dis-moi qu'est-ce que t'as fait de ta vie ? T'as passé ta vie en taule, et c'est la vérité, il avait participé à la Résistance, le 9 juin, il était passé par toutes les prisons du pays le vieux — il disait qu'il était toujours dans le combat pour les plus humbles, pour ses frères de classe. Quand il m'avait dit qu'il n'avait rien, je lui ai répondu : évidemment qu'est-ce que tu pourrais avoir ? si t'as passé ta vie en taule, on te casse la figure, tu crèves la dalle, t'es un homme mûr et t'as pas de foyer, t'as pas de famille... »<sup>15</sup>. C'est ainsi qu'un des personnages voit l'autre. Cela nous permet de voir aussi le personnage de Rolando, cela donne une autre épaisseur à la suite de son récit, quand il commence à comprendre ce que Blajaquis disait. Sans effacer non plus la pertinence du portrait qu'il fait.

Que ce soit pour les fusillés de 1956 ou pour les syndicalistes dont il est question dans *Quien mato a Rosendo* ? c'est important de comprendre, d'éprouver, comment le pouvoir s'exerce, comment on fabrique la non-importance de ces gens, vis-à-vis d'eux, de nous, de tout le monde. Comment ces gens-là deviennent « fusillables » pour la police. Comment on invente que les choses importantes sont hors du quotidien, dans un monde accessible à des êtres exceptionnels.

Faire éprouver au lecteur le poids de cet imaginaire, les pratiques qui le fabriquent, et ensuite montrer comment chacun des personnages le débordent ou pas. Il y a certes une question d'identification, tel personnage de l'histoire nous ressemble

14 Rodolfo n'aura pas le temps de finir cette enquête, c'est son autre fille, la sœur de Victoria, Patricia, qui a mené l'enquête sur cette histoire-là.

15 Rodolfo WALSH, *Quien mato a Rosendo* ?, p. 36.

ou ressemble à un oncle, une cousine, une amie, un voisin, une collègue, par tel ou tel aspect. Mais bien au-delà de l'identification il y a l'action, comment chacun rentre dans cette histoire, comment il agit ou pâtit, comment cette histoire se diffuse, comment elle touche bien d'autres personnages, tout ceci sert à fabriquer un savoir pertinent pour les actions à venir.

L'action des personnages est enchâssée dans différentes histoires, que parfois ils connaissent et parfois ils ignorent. Ce n'est pas une question théorique, par exemple : un certain savoir sur le pays dans lequel ils vivent permet à quelques-uns des fusillés de partir en courant lorsqu'ils en auront l'occasion... Dans l'action peu importe si, comme on l'apprend à l'école, la police ne devrait pas fusiller des gens, il faut mobiliser un savoir populaire sur ce que la police est réellement capable de faire, pour savoir qu'on fait partie des « fusillables » potentiels.

Dans le récit de Walsh ce savoir idéal qu'enseignent les écoles existe, encore une fois, comme un élément du problème parmi d'autres. Une partie des policiers est un peu troublée par exemple, le détail n'est pas sans importance, ça permet à certains de comprendre le danger et aussi d'en profiter pour s'échapper. Un des policiers tentera même d'avertir par un geste discret. Mais il est aussi important de comprendre que le trouble ne les empêchera pas de tirer lorsqu'ils en auront l'ordre. Ceux qui jusqu'au bout croient que ce n'est pas possible qu'ils soient fusillés sommairement, ne tenteront pas de s'échapper. La multiplicité des personnages, leurs témoignages directs, ou reconstitués, permettent de réactualiser, de développer tout un savoir populaire, une compréhension active.

Les manières de penser de chacun des personnages sont, de fait, une formation pour n'importe quel Argentin des classes populaires. Walsh rapportera par exemple toute une série de signes que les prisonniers repèrent : un changement brusque de l'attitude des policiers, une manière un peu différente de tenir leurs armes, le trajet qui ne correspond pas à ce qui est annoncé au début...

Ne pas se laisser déposséder de ces histoires, transmettre la légitimité d'autres savoirs, produire de nouveaux savoirs populaires. Tout cela passe par les savoirs situés de ces personnages. Étudier le savoir populaire, l'actualiser, produire de nouveaux savoirs, c'est là l'enquête véritable de Walsh.

### La faiblesse de la vérité

Le dernier aspect du travail de Walsh que nous regarderons ici est le rapport à la vérité. Lorsque la police enquête le résultat promis est l'avènement de la vérité. On attend que l'enquête fournisse à un juge (censé représenter les citoyens) des éléments lui permettant de prononcer la vérité. Or lorsque le juge dit la vérité cela produit des effets, la vérité est alors établie. C'est une manière de dire la vérité qui est performative, elle transforme ce qui est dit en ce qui est officiellement légitime, il adjoint à ce qui est dit vrai, la force de la loi. Cette démarche est par ailleurs largement présente dans l'imaginaire. Dans les films et séries américains l'image du juge et du tribunal (représentant alors les spectateurs, qui souvent du fait du scénario savent déjà ce qu'il en est) est omniprésente. Et l'idée que lorsque la vérité « éclate » elle est toute puissante, se propage bien au-delà du genre policier ou des scènes dans des tribunaux.

De son côté Walsh obtient des résultats dans ses recherches, mais ce qu'il n'obtient jamais, et n'attend plus, est que la vérité éclate, la force de la loi n'est jamais de ce côté-là. « Il y a des années, lorsque je me suis occupé de cas similaires, j'avais confiance qu'une sanction tomberait sur les coupables : que le colonel Fernando Suarez serait puni, que le général Quaranta serait puni. C'était une ingénuité que je n'ai plus aujourd'hui. Sincèrement je n'attends pas que l'assassin de Zalazar aille en prison, que l'assassin de Blajaquis soit convoqué par un juge ; que l'assassin de Rosendo Garcia soit même inquiété pour ces faits »<sup>16</sup>. C'est ainsi que s'ouvre la conclusion du dernier livre d'enquête publié par Walsh. Les enquêtes, *Operacion massacre* notamment, ont bien raconté ce qui s'était passé, mais la vérité n'a pas été établie,

16 Rodolfo WALSH, *Quien mato a Rosendo ?*, p. 167.

elle n'a pas imposé une force capable de renverser la situation.

Cette attente n'était cependant qu'un des objectifs de Walsh, qu'il abandonne rapidement d'ailleurs. « Ce silence d'en haut ne m'intéresse pas beaucoup. À cette époque-là, et c'est toujours le cas aujourd'hui, je me suis adressé aux lecteurs des classes inférieures, aux plus méconnus. Tout cela ne sera pas oublié et tout ceci non plus ne sera pas oublié. Dans les murs de Avellaneda, de Gerli, de Lanus... »<sup>17</sup>.

En ce sens le travail de Walsh est beaucoup plus proche de l'éducation populaire que développent à l'époque Paulo Freire ou Augusto Boal, que de la dénonciation journalistique. À condition de regarder l'éducation populaire dans son acception révolutionnaire. Non pas simplement parler avec des mots censés être plus faciles pour convaincre le peuple. Mais produire une pensée dans laquelle ce peuple à une place, y compris pour des questions comme la justice ou la politique.

Walsh ne prend pas le peuple à témoin pour prouver la vérité. Il participe à une manière de penser qui donne une place à toute une série de personnages, dont Rodolfo Walsh. Il participe à la fabrication d'outils qui permettent de produire autrement une vérité que ce que fait la police. C'est ce que montre, en creux, son deuxième livre d'enquêtes, *Caso Satanowski*, situé parmi des puissants (la victime est un avocat richissime) il est bien moins intéressant que les deux autres. Même si le livre montre comment le pouvoir tisse des liens avec toute une série de nervis issus des bas-fonds.

Les livres de Walsh vont être l'objet de nombreuses rééditions, souvent il est question d'ajouter une nouvelle préface, une postface, de rajouter tel ou tel élément. Il n'y a pas de fin à l'histoire, il y a des réactualisations permanentes. On sait qui est le coupable, mais la question n'est pas tant celle de cette vérité, ce qui importe est comment ça se passe, comment les coupables ne sont pas jugés, comment la mort de certains n'a pas d'im-

portance, c'est sur ces questions pratiques qu'il faut fabriquer une prise.

## Conclusion

Walsh peut paraître lointain, vu d'ici ses aventures dans l'Argentine des années 1950-70 peuvent passer pour une ballade exotique. Plutôt que de faire une conclusion tentons de transposer les quatre éléments que nous avons relevés du travail de Walsh. Les problématiques liées à l'immigration, aux papiers d'identité sont elles aussi des questions dont la police réclame le monopole, elles sont actuelles, imaginons ce qu'on pourrait en-quêter.

## Le quotidien

Depuis longtemps la présentation canonique des sans-papiers est celle d'une crise : crise migratoire, crise de l'accueil, crise sociale... Il serait peut-être plus intéressant de ramener la question des sans-papiers dans le quotidien. Depuis très longtemps, depuis 1945 au moins, il y a des étrangers qui ont un statut différencié. En Belgique par exemple, les pauvres amenés du sud de l'Italie pour travailler dans les mines... Tout le monde a un rapport dans sa vie quotidienne aux sans-papiers, ce sont ces gens que l'on voit se faire arrêter dans le métro par exemple. Comme Walsh avait vu des combats en sortant de son club d'échecs. Il y a, ici aussi, toute une série de mécanismes pour faire en sorte que ça ne fasse pas partie de la vraie vie de tout un chacun, qu'une quelconque notification sur son smartphone soit éprouvée comme plus réelle que ces arrestations. La question n'est pas d'affirmer que moralement c'est mal, mais de déconstruire pratiquement ces mécanismes.

## Garder l'imaginaire

On ne sort pas des imaginaires, regarder comment, par exemple, au-delà des faits, le policier qui a tué Mawda avait dans la tête l'idée que là il pouvait tirer. Tout comme dans d'autres types de situations il sait (sans l'ombre d'un doute) qu'il ne peut pas tirer. Cet imaginaire n'est pas un simple préjugé, il se prolonge sur des siècles dans la ma-

17 Rodolfo WALSH, *Quien mato a Rosendo ?*, p. 169.

nière dont l'Occident fabrique l'autre. Comment certains sont « fusillables »...

### Devenir le personnage

Non pas tenter de prendre la place surplombante de l'auteur pour pérorer une morale de l'universel, non pas prendre de la hauteur et parler aux grandes consciences, mais rester au niveau des personnages, de l'action. Devenir un personnage, inventer comment on existe dans cette histoire, plutôt que prendre la place de l'auteur, de celui qui maîtrise, serait une piste à travailler. Ne serait-ce que parce que c'est le pouvoir qui divise la population entre : avec papiers et sans papiers, qui est justement celui qui se place au-dessus.

### Une vérité fragile

Plus personne ne pourrait énumérer le nombre de fois que la sonnette d'alarme a été actionnée dans le domaine de l'immigration. Tous les jours, ou presque, quelqu'un expose une situation, une histoire, des statistiques censées nous ouvrir les yeux sur la vérité, nous démontrer que des lignes rouges sont franchies. Sans aucun résultat réel, si ce n'est acter qu'une violence plus grande à l'égard des migrants est possible. La vérité n'éclate pas. C'est qu'il n'y a pas de malentendus ou d'erreurs, d'où la nécessité de s'interroger sur les conditions de possibilité de l'injustice. Réactualiser toutes sortes de résistances produites dans les 50 dernières années, trouver comment inscrire cette résistance dans la durée plutôt que miser sur une invraisemblable et magique « prise de conscience » fulgurante.

\* \* \*

« Rodolfo Walsh n'existe pas. Il n'est qu'un personnage de fiction. Le meilleur personnage de la littérature argentine. À peine un détective d'un roman policier bon marché. Qui ne mourra jamais »<sup>18</sup>. C'est ainsi que Osvaldo Bayer concluait sa préface à la réédition du premier livre de Walsh, *Operacion massacre*. Bayer n'est d'ailleurs pas un intrus dans cette histoire. Historien des classes populaires, des bandits anarchistes du début du

XX<sup>ème</sup> siècle, et surtout des grandes révoltes de la « Patagonie rebelle » dans les années 1920, il est lui aussi un enquêteur. Son problème, tout autant que pour Walsh est de raconter toutes ces histoires. Non pas de les classer, mais de les réactualiser, d'apporter sa contribution pour que ces révoltes continuent à résonner, en ce sens l'histoire aussi est un territoire d'enquête...

18 Osvaldo BAYER, Introduction à Rodolfo WALSH, *Operacion massacre*, 1957, réédition 2011, Ediciones de la flor, p. 12.

# Enquête de marginalités

Par Philippe VICARI  
CFS asbl

*On ne saurait échapper au passé, c'est à dire à ceux qui l'enregistrent, l'interprètent, en débattent et l'élaborent.*

Eric J. Hobsbawm (1917–2012)

L'histoire, dont l'acception s'est considérablement enrichie depuis que dans l'Antiquité grecque elle désigna l'enquête, en accédant à la scientificité par la formalisation de méthodes de recherche centrées sur l'examen des sources, s'est imposée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle européen en tant que discipline universitaire qui connut dès lors, à la faveur de l'affirmation d'un métier à part entière, une remarquable extension de ses champs d'investigation. Dans sa fabrique, la place qu'y investissent ses artisans n'en demeurera pas moins déterminante.

Eric Hobsbawm est considéré comme un des plus grands historiens de son temps et probablement le plus controversé, en particulier pour sa fidélité sans faille au communisme. Alliant une méticuleuse érudition à un souci de vulgarisation, il est l'auteur de nombreux écrits dont le succès d'audience tient autant à une finesse d'analyse qu'à une accessibilité de récit. Praticien d'une histoire dans laquelle la connaissance du passé se doit de servir la compréhension du présent, son originalité réside sans doute avant tout dans les questionnements qui l'ont guidé. Sa renommée professionnelle s'est forgée à la faveur d'un matérialisme historique relevant davantage d'une démarche critique que du dogme ; intimement liée à ses convictions marxistes, elle sera abhorrée par les uns, révéérée par les autres.

Réunis à Londres en congrès international à la suite de sa mort en 2012, près de trois cents chercheurs purent en témoigner : s'il n'y a jamais eu d'école hobsbawmienne à proprement parler, il

y aurait néanmoins un après-hobsbawm, l'histoire ne serait plus regardée de la même manière<sup>19</sup>. En 1982 déjà, à l'occasion de son accession à l'éméritat, les hommages d'usage dans le monde académique, matérialisés par des volumes de mélanges, avaient fourni une appréciation de sa contribution à l'histoire ainsi qu'une rétrospective exhaustive de son travail, attestant de son empreinte sur la profession, à tout le moins sur ses coreligionnaires du monde occidental<sup>20</sup>. Hobsbawm a de fait produit des études dont la notoriété fut certes circonscrite, en Grande-Bretagne et le cas échéant à l'étranger, aux milieux intellectuels et militants mais qui pour nombre d'entre elles, en relevant souvent de l'essai par leur approche novatrice de la modernité, connurent une substantielle postérité : sans parler de la quantité d'articles qu'il écrivit, *Labouring men* paru en 1964, *Revolutionaries* en 1973, *The History of Marxism* en 1982 ou *Nations and Nationalism* en 1990 en offrent quelques exemples parmi les plus sail-

19 Voir Jan RÜGER, « History after Hobsbawm », *History Today*, 2014, vol. 64/5, p. 6 pour la présentation du congrès. Un certain nombre de communications qui y furent présentées sont reprises dans John H. ARNOLD, Matthew HILTON et Jan RÜGER (éd.), *History after Hobsbawm. Writing the past for the twenty-first century*, Oxford, Oxford University Press, 2018.

20 Eugene D. GENOVESE, « The politics of class struggle in the history of society : an appraisal of the work of Eric Hobsbawm » dans Pat THANE, Geoffrey CROSSICK et Roderick FLOUD (éd.), *The Power of the Past. Essays for Eric Hobsbawm*, Cambridge/Paris, Cambridge University Press/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1984, pp. 13–36 et Keith McCLELLAND, « Bibliography of the writings of Eric Hobsbawm » dans Raphael SAMUEL et Gareth STEDMAN JONES (éd.), *Culture, Politics and Ideology. Essays for Eric Hobsbawm*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1982, pp. 332–363.

lants<sup>21</sup>. Parallèlement, la publication de grandes synthèses d'histoire globale sur les transformations du long XIX<sup>ème</sup> siècle, *The Age of Revolution* en 1962, *The Age of Capital* en 1975 et *The Age of Empire* en 1987, qu'est venu clôturer en 1994 *The Age of Extremes* dédié au court XX<sup>ème</sup> siècle, vastes fresques au succès éditorial et commercial d'ampleur mondiale, l'ont rendu célèbre auprès du grand public<sup>22</sup>. À la fin de sa vie, fort d'une existence consacrée à l'histoire, Hobsbawm se mue en analyste, livrant sa pensée à propos des héritages dont est dépositaire le XXI<sup>ème</sup> siècle dans des livres comme *Globalisation, Democracy and Terrorism* en 2007 ou *How to Change the World. Reflections on Marx and Marxism* en 2011<sup>23</sup>. Devenus pour la plupart des références incontournables, ces titres fournissent surtout un aperçu des sujets de prédilection de l'historien, des sujets délibérément par-tisans.

Faire de l'histoire est pour Hobsbawm un acte éminemment politique, un engagement. C'est au départ de cette position qu'il voua une grande partie de ses investigations aux classes subalternes, se focalisant, au-delà des dominations que celles-ci subissaient, sur les résistances qu'elles manifestèrent à l'égard des changements induits par l'essor du capitalisme qui aggravait leur vulnérabilité : des monographies telles que *Primitive Rebels* éditée en 1959 puis *Bandits* en 1969 en sont l'émanation la plus aboutie<sup>24</sup>. Bien qu'il ait contribué de la sorte à l'édification d'une

histoire que d'aucuns qualifient désormais de populaire, il ne s'en présenta jamais comme le théoricien, tout au plus comme un historien ayant développé durant sa carrière une réflexion sur ses conditions de possibilités, et tout simplement sur sa pratique d'historien, ce que révèle une série d'articles finalement rassemblés en 1997 dans *On History*<sup>25</sup>. L'intérêt pour les mouvements de révolte combiné à l'attention aux évolutions historiographiques aboutit chez Hobsbawm à une propension à enquêter en dehors des sentiers battus.

## Une trajectoire séculière

Eric Hobsbawm appartient pleinement au XX<sup>ème</sup> siècle. Sa vie d'homme, de militant et d'historien en fut toute entière déterminée par les éphémérides. En 2002, son autobiographie dont le titre *Interesting Times. A Twentieth-Century Life* en fournit déjà un indice, affirme fièrement cet ancrage séculier, l'entérine autant qu'elle en résulte. Hobsbawm considère ce livre comme « une introduction au siècle le plus extraordinaire de l'histoire du monde, à travers l'itinéraire d'un être humain dont la vie n'aurait pu se dérouler ainsi dans un autre siècle », et précise bien : « ce n'est pas l'histoire du monde illustrée par les expériences d'un individu, mais l'histoire du monde formant cette expérience, ou plutôt offrant un ensemble mouvant et toujours limité de choix à partir desquels, pour paraphraser Karl Marx, "les hommes font (leur vie), mais ils ne (la) font pas comme ils veulent, ils ne (la) font pas dans des circonstances qu'ils choisissent, mais dans des circonstances qu'ils rencontrent directement, données et transmises par le passé" et, pourrait-on ajouter, par le monde qui les entoure. »<sup>26</sup> Conscient de l'influence de sa propre existence sur sa manière d'envisager l'histoire, de la centralité de son implication politique, « Hobsbawm, l'historien marxiste », tel qu'il se plaît à se présenter pour se conformer à ses détracteurs, se décrit personnellement tel un « observateur participant » du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>27</sup>.

21 Eric J. HOBBSAWM, *Labouring men. Studies in the History of Labour*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1964 ; *Revolutionaries. Contemporary Essays*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1973 ; *The History of Marxism*, Brighton, Harvester Press, 1982 ; *Nations and nationalism since 1780. Programme, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

22 Eric J. HOBBSAWM, *The Age of Revolution, 1789–1848*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1962 ; *The Age of Capital, 1848–1875*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1975 ; *The Age of Empire, 1875–1914*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1987 ; *The Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914–1991*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1994.

23 Eric J. HOBBSAWM, *Globalisation, Democracy and Terrorism*, Londres, Little, Brown, 2007 ; *How to change the world. Reflections on Marx and Marxism*, Londres, Little, Brown, 2011.

24 Eric J. HOBBSAWM, *Primitive Rebels. Studies in Archaic Forms of Social Movement in the 19th and 20th centuries*, Manchester, Manchester University Press, 1959 ; *Bandits*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1969.

25 Eric J. HOBBSAWM, *On History*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1997.

26 Eric J. HOBBSAWM, *Interesting Times. A Twentieth-Century Life*, Londres, Penguin Books, 2002, traduit par Dominique Peters et Yves Coleman, *Franc-tireur. Autobiographie*, Paris, Ramsay, 2005, p. 12 et p. 11.

27 *Ibid.*, p. 10 et p. 11.

## L'historien marxiste

Le parcours d'Eric Hobsbawm est empreint d'une foi communiste pour laquelle il avoue sans ambages conserver une certaine nostalgie quelles qu'aient pu en être les déceptions, ne fût-ce que par rapport à l'espérance libératrice que le communisme portait : « Le rêve de la Révolution d'Octobre est toujours en moi. »<sup>28</sup> S'il l'a sur la fin de sa vie laissée derrière lui, il n'en oublie pas pour autant tout ce qu'elle lui apporta. Le marxisme lui a en effet prodigué un cadre de pensée structurant : « À la base de mon travail d'historien, il y a les questions gigantesques soulevées par la conception matérialiste de l'histoire », affirme-t-il<sup>29</sup>. L'histoire telle qu'elle lui fut enseignée enfant en Allemagne lui étant apparue d'un profond ennui, c'est d'ailleurs à la lecture d'un livre de Marx et Engels qu'il doit sa vocation : « Cela m'a presque détourné de l'histoire pour de bon. Heureusement, je découvris le *Manifeste communiste* à la bibliothèque de l'école. »<sup>30</sup>

D'ascendance juive, Eric John Ernest Hobsbaum, qu'une erreur de transcription sur l'acte de naissance transforme en Hobsbawm, naît à Alexandrie en 1917 d'un père anglais d'origine polonaise et d'une mère autrichienne. Installée à Vienne après la Première Guerre mondiale, la famille de condition bourgeoise subit durement la dépression économique et, suite au décès de ses parents emportés par la maladie, le jeune Eric est recueilli en 1931 avec sa sœur par un oncle habitant Berlin. Dès l'année suivante, il embrasse le communisme en rejoignant le *Sozialistischer Schülerbund* une organisation de jeunesse liée au *Kommunistische Partei Deutschlands*. En 1933, à l'avènement du nazisme, il part pour Londres. « Le temps que j'ai passé à Berlin a fait de moi un communiste à vie », confiera-t-il<sup>31</sup>. Il gardera aussi de ces années passées en Europe centrale une profonde aversion pour le capitalisme et un goût prononcé pour le cosmopolitisme.

28 *Ibid.*, p. 76.

29 Eric J. HOBSBAWM, « Portrait de l'historien en franc-tireur », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 53, 2006/4bis, p. 72.

30 Eric J. HOBSBAWM, « A Life in History », *Past & Present*, n° 177, 2002, p. 3.

31 Eric J. HOBSBAWM, *Franc-tireur*, *op. cit.*, p. 76.

En Angleterre, un professeur remarque ses aptitudes et l'encourage à postuler pour une bourse qui le conduit en 1936 à étudier l'histoire à Cambridge où il devient la même année un membre actif du *Communist Party of Great Britain*. L'enseignement qui y est dispensé ne rencontre pourtant pas ses aspirations, « à l'exception des historiens économiques, et des radicaux et socialistes avec leur intérêt pour les classes ouvrières — mais ils étaient largement en dehors du monde académique »<sup>32</sup>. Il comporte en outre de profondes lacunes méthodologiques : « Le seul conseil que j'aie jamais eu sur la manière d'utiliser les ressources des bibliothèques, même les plus élémentaires, ne vint pas d'un professeur d'université, mais de camarades du Parti communiste qui mobilisaient les étudiants pour un coup de main durant les congés au *Labour Research Department* à Londres. »<sup>33</sup> En conséquence de quoi c'est à l'extérieur du milieu universitaire qu'il trouvera satisfaction.

Conciliant engagements professionnel et politique, avec Christopher Hill, Georges Rudé et Edward Thompson notamment, Hobsbawm forme en 1946 l'*Historians' Group of Communist Party of Great Britain*, obédience à l'égard de laquelle ses promoteurs conservent toutefois une large autonomie qui se concrétisera par la création en 1952 de *Past & Present*, revue réputée pour son hétérodoxie et qui s'impose rapidement par sa rigueur scientifique comme le lieu d'intenses échanges intellectuels<sup>34</sup>. Établissant alors par ce biais de nombreuses relations avec des chercheurs de différents pays, qu'ils soient ou non marxistes, Hobsbawm se rapprochera plus étroitement des Français, de Fernand Braudel surtout qui dirigeait les *Annales* dont le britannique était un lecteur assidu depuis ses études. Défrichant dès 1929 le champ de l'histoire économique et sociale, une matière que Hobsbawm enseignera lui-même

32 Eric J. HOBSBAWM, « A Life in History », *op. cit.*, p. 4.

33 *Ibid.*, p. 5.

34 Voir à ce propos Eric J. HOBSBAWM, « The historians' group of the Communist Party » dans Maurice CORNFORTH (ed.), *Rebels and Their Causes. Essays in honour of A. L. Morton*, Londres, Lawrence and Wishart, 1978, p. 21–47 ainsi que Christopher HILL, Rodney H. HILTON et Eric J. HOBSBAWM, « Past and Present : Origins and Early Years », *Past & Present*, Volume 100/1, 1983, pp. 3–14.

longtemps, cette revue s'était muée en une véritable école historique qui exercera une influence prépondérante, ne serait-ce que par son ouverture aux sciences sociales, sur son propre travail d'historien<sup>35</sup>.

Du fait de ses idées, Hobsbawm est plus aisément accepté outre-Manche, et s'il put considérer que la Guerre froide n'eut pas raison de ses collaborations européennes, elle aurait néanmoins eu un impact sur le tour pris par sa carrière en Angleterre. N'essuyant que des refus de la part de l'Université de Cambridge, il intègre en 1947 le moins prestigieux Birkbeck College de l'Université de Londres qui organise des cours en horaires décalés et où il n'obtiendra d'ailleurs le titre de professeur qu'en 1970. « Rétrospectivement, force est de le constater, je n'ai guère eu d'activités spécifiquement politiques après 1956, ce qui est surprenant si l'on considère ma réputation de marxiste engagé. (...) Pour l'essentiel, à part quelques conférences ici et là, mon activité politique a consisté à écrire des livres et des articles », ironisera-t-il au sujet de l'isolement institutionnel que lui valut son adhésion communiste<sup>36</sup>. Quoiqu'il se soit fortement impliqué dans les débats publics britanniques à travers la diffusion d'opinions dans des magazines tels *Marxism Today* ou *New Left Review*, il ne se considérait pas comme un activiste, plutôt comme un « observateur engagé »<sup>37</sup>.

## L'observateur participant

La posture de chercheur d'Eric Hobsbawm emprunte pour beaucoup à l'anthropologie. « À mon époque, (...) le "métier d'historien" n'était pas enseigné de façon systématique en Grande-Bretagne. Nous l'apprenions comme nous pouvions, avec les moyens du bord », se remémorera-t-il<sup>38</sup>. S'efforçant d'acquérir un outillage scientifique, il trouva dans les travaux menés au début du XX<sup>ème</sup> siècle dans les îles du Pacifique par l'ethnologue Bronislaw Malinowski une méthode d'enquête dont il s'appropriera, bien qu'assez librement, le

principe : l'observation participante. Consistant à s'immerger dans le terrain investigué en se coupant de ses propres référents pour le décrire de l'intérieur, selon ses propres termes, une telle démarche ne pourrait évidemment être entreprise que de manière toute relative par un historien dont l'exploration l'emporte vers les siècles antérieurs. Hobsbawm qui se décrit volontiers comme « intuitif, rétif à la planification et à la recherche systématique » et confesse s'être « laissé porter par les courants d'une vie dominée par la contingence et les hasards » en trouvera personnellement les ressources<sup>39</sup>.

Sa première immersion se déroule dans l'univers du jazz, découvert en même temps que le communisme au cours de ses années berlinoises. Combinant cette passion à ses talents d'écriture pour répondre à un besoin financier immédiat, il officie sous le pseudonyme de Francis Newton pour le journal *New Statement* comme critique musical : « J'ai ainsi tenu une chronique de jazz pendant 10 ans, de 1956 à 1966. Après mon mariage et les premiers enfants il m'était devenu plutôt difficile de faire l'observateur participant. La vie du jazz se passe le soir et la nuit. J'ai donc finalement abandonné. »<sup>40</sup> La fréquentation des clubs lui procure un terrain à première vue éloigné de ses préoccupations historiennes mais qui, sous certains aspects, s'en rapproche pourtant : « Tout cela — j'étais historien, sensible au présent et au changement — me faisait réfléchir au phénomène de la culture populaire. Elle m'apparaît alors comme une culture qui monte d'en bas. Non pas comme une culture modifiée par son passage par la classe dominante, mais venant directement d'en bas. Je m'intéressais aussi au problème de la conscience sociale des populations marginales. Ce n'est pas un hasard total si mes deux premiers livres ont été en 1959 *Primitive rebels* et *The jazz scene*. »<sup>41</sup>

À côté de son terrain nocturne, Hobsbawm avait effectivement, dans des circonstances tout aussi

35 Voir à ce propos Mark MAZOWER, « Devenir Hobsbawm : une internationalisation de la profession historique », *Le Mouvement Social*, n° 259, 2017/2, pp. 13–32.

36 Eric J. HOBBSAWM, *Franc-tireur*, op. cit., p. 317.

37 *Ibidem*.

38 *Ibid.*, p. 339.

39 Eric J. HOBBSAWM, « Portrait de l'historien en franc-tireur », op. cit., p. 72.

40 Eric J. HOBBSAWM, « Trois âges du jazz », *Le Mouvement Social*, n° 219–220, 2007/2, p. 113.

41 *Ibid.*, pp. 112–113.

fortuites, entamé des recherches sur cet autre environnement dont il percevait des recoupements avec le jazz, « cri de protestation » par excellence : la rébellion.<sup>42</sup> « Dans mes ballades en Italie et en Espagne, au courant des années 1950, j'avais rencontré des phénomènes sociaux assez insolites, mêlant le XX<sup>e</sup> siècle et le Moyen Âge, qui me posaient question, et j'avais aussi découvert les écrits de Gramsci au sujet des classes subalternes », relatera-t-il.<sup>43</sup> Le millénarisme, volonté d'une transformation radicale du monde, qui mobilisait les lazzarettistes toscans et les anarchistes andalous ayant éveillé sa curiosité, et s'ensuivant des discussions avec des anthropologues à propos de révoltes anti-coloniales, il se met à établir des analogies avec d'autres mouvements sociaux en Europe. Intéressé par ses recherches, l'un d'entre eux, Max Gluckman, marxiste lui aussi, l'invite à l'Université de Manchester en 1956 pour y donner des conférences et l'encourage à carrément y consacrer un livre : « J'improvisai donc un ouvrage, qui a eu un certain succès parmi les historiens et les spécialistes de sciences sociales en Europe, aux États-Unis et dans le Tiers-Monde », s'enorgueillira-t-il<sup>44</sup>.

De sorte que *Primitive Rebels. Studies in Archaic Forms of Social Movement in the 19th et 20th centuries* sort de presses en 1959<sup>45</sup>. En préface, Hobsbawm précise la manière dont il a enquêté : « Un sujet comme celui-ci ne peut pas être étudié uniquement sur des documents. Un contact personnel aussi superficiel soit-il avec les gens et même avec les lieux sur lesquels l'historien écrit est indispensable à la compréhension de problèmes qui sont très éloignés de la vie courante d'un professeur d'université britannique. »<sup>46</sup> C'est dès lors par la fréquentation directe que l'historien

affine son analyse. Certes les personnages qu'il dépeint ne sont pas ceux qu'il a pu rencontrer et les endroits qu'il visite ont assurément changé. Son immersion dans un milieu resté malgré tout assez proche de son objet d'étude lui permet néanmoins d'étayer son propos. Il met également à profit ses relations pour bénéficier d'une fréquentation indirecte : « j'ai utilisé les renseignements inestimables du professeur Ambrogio Donini de Rome qui a eu des contacts avec d'ex-bandidits »<sup>47</sup>. Il est bien sûr conscient des limites de son approche : « Je me suis efforcé de remonter aux sources et de travailler sur le terrain, mais mes efforts ont été insuffisants. »<sup>48</sup> Malgré cet aveu de faiblesse, la tentative de cerner la rébellion dans une logique comparatiste, structuraliste presque, reflète chez Hobsbawm une appréhension aux allures anthropologisantes de l'enquête<sup>49</sup>. Une appréhension qu'il n'aura de cesse d'aiguiser dans son analyse de l'histoire, et singulièrement de cette histoire des rebelles, tout au long de son « parcours d'observateur engagé et curieux »<sup>50</sup>.

## Les révoltes archaïques

Eric Hobsbawm conserve sa vie durant un profond attachement aux formes premières de résistance au capitalisme. « Les historiens ne se tiennent, ni ne sauraient se tenir, à l'écart de leur sujet », estime-t-il à propos de l'implication du chercheur, de l'orientation de ses choix<sup>51</sup>. Tout marxiste qu'il est, ses investigations ne se sont pas pour autant cantonnées à une histoire économique et sociale axée sur les seules luttes du prolétariat industriel : « J'ai aussi toujours eu un goût pour la découverte de la voix autonome des obscurs et des anonymes, silencieux dans l'histoire, sauf par la logique implicite de leurs actions. Y compris, et peut-être surtout, les marginaux. »<sup>52</sup> Hobsbawm en fait la

42 Francis NEWTON, *The Jazz Scene*, Londres, MacGibbon and Kee, 1959, traduit par un anonyme, *Une sociologie du jazz*, Paris, Flammarion, 1966, p. 258. Une concordance qu'il approfondira ultérieurement avec *Uncommon People. Resistance, Rebellion and Jazz*, New York, The New Press, 1998.

43 Eric J. HOBBSAWM, « Portrait de l'historien en franc-tireur », *op. cit.*, pp. 73-74.

44 *Ibid.*, p. 74.

45 Eric J. HOBBSAWM, *Primitive Rebels*, *op. cit.*, traduit par Reginald Laars, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1966.

46 Eric J. HOBBSAWM, *Les primitifs de la révolte*, *op. cit.*, p. 13.

47 *Ibid.*, p. 42, note 1.

48 *Ibid.*, p. 14.

49 Voir à ce propos Jackie ASSAYAG, « "Sur les échasses du temps". Histoire et anthropologie chez Eric J. Hobsbawm », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 53, 2006/4bis, pp. 100-113.

50 Eric J. HOBBSAWM, « Portrait de l'historien en franc-tireur », *op. cit.*, p. 73.

51 Eric J. HOBBSAWM, « L'historien entre la quête d'universalité et la quête d'identité », *Diogenes*, n° 168, 1994, p. 64.

52 Eric J. HOBBSAWM, « Portrait de l'historien en franc-tireur », *op. cit.*, p. 72.

démonstration à travers son enquête sur les rebelles dans le cadre de laquelle il élabore la figure du « bandit social ». Désignant en substance un paysan qui devient hors-la-loi en menant un combat le plus souvent voué à l'échec contre l'injustice inhérente à la société moderne et bénéficie de la sympathie de la population pour ce qu'il incarne son ressentiment, elle est forgée pour un chapitre de *Primitive Rebels* puis affinée pendant une décennie par l'observation de ce type de phénomène à travers le monde, du Brésil à la Chine, avant d'aboutir en 1969 à la parution de *Bandits*. Le concept connaît un retentissement polémique : « ma petite hypothèse sur ce que je baptisai "le banditisme social" a inspiré depuis 1959 une énorme bibliographie sur l'histoire des brigands, qui, de façon presque unanime, s'oppose vigoureusement à la "thèse Hobsbawm". »<sup>53</sup> Tirant parti des critiques qu'il essuie, son auteur étaye alors sa réflexion au fil de trois éditions du texte original révisées et augmentées<sup>54</sup>. Cette volonté de rétablir la signification historique de révoltes marginalisées dans l'histoire et généralement négligées par les historiens ne revient nullement pour Hobsbawm à initier un genre nouveau qui se définirait comme populaire ; elle implique par contre l'élaboration d'un modèle d'analyse.

### Une histoire populaire ?

La fascination d'Eric Hobsbawm pour les rebelles et son souci de les sortir de la marginalité dans laquelle ils ont été relégués, l'élève dorénavant pour nombre de professionnels de sa discipline au rang des pionniers d'une histoire dite « populaire » ou encore « d'en bas »<sup>55</sup>. Or il ne s'en est jamais revendiqué à la différence d'autres personnalités du cercle des historiens marxistes en Grande-Bretagne. Réfutant le découpage de l'histoire en champs spécifiques institué par les milieux aca-

démiques en fonction des problématiques étudiées et endossé par les historiens eux-mêmes selon les modes, il avait en son temps démontré les impasses d'une histoire sociale et plaidé pour une histoire de la société en tant qu'histoire totale, sur le modèle de l'école française des *Annales*<sup>56</sup>. Dans le même ordre d'idée, il publie au cours des années 1980 deux textes qui viennent relativiser sinon démentir la relevance d'une histoire qui se dirait populaire. S'étant assigné en tant qu'historien la mission de déconstruire les mythes dont le présent enrobe le passé, Hobsbawm l'affirme en ce sens autant pour l'interprétation des faits que pour la formulation de celle-ci.

*In Search of People's History* paraît en 1981<sup>57</sup>. Il s'agit de la recension d'un ouvrage de Raphael Samuel, héritier de l'*Historians' Group of Communist Party*, dont le titre *People's History and Socialist Theory* interpelle Hobsbawm sur ce que recouvrirait en réalité l'expression de « *people's history* »<sup>58</sup>. Cette dernière n'était évidemment pas nouvelle, elle avait été popularisée depuis l'avant-guerre par Arthur Morton avec *A People's History of England*, véritable succès de librairie qui inspirera notablement le travail de l'*Historians' Group of Communist Party* justement<sup>59</sup>. L'actualité bibliographique fournit seulement à Hobsbawm un prétexte pour développer un point de vue à son égard. Dans sa critique, l'historien commence par souligner que l'auteur du livre semble reconnaître que l'expression renvoie principalement à « une forme particulière d'intérêt ou d'engagement politique », et d'abonder : « C'est en effet évident parce que le terme "*the people*" lui-même combine le maximum de résonance émotionnelle avec le minimum de précision en englobant les significations multiples et croisées qu'il dissimule. C'est [l'expression « *people's history* »] un emblème, pas un terme technique. Il indique une alternative pour les sujets ou les citoyens par rapport aux gouverne-

53 *Ibid.*, pp. 75–76.

54 Eric J. HOBSBAWM, *Bandits*, Londres, Penguin Books, 1971, puis New-York, Panthon Books, 1981 et enfin Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2000.

55 Voir à ce propos Rohan McWILLIAM, « Back to the future : E. P. Thompson, Eric Hobsbawm and the remaking of nineteenth-century British history », *Social History*, vol. 39, n° 2, 2014, p. 149, ou encore Jon LAWRENCE, « The people's History and the Politics of Everyday Life since 1945 » dans John H. ARNOLD, Matthew HILTON et Jan RÜGER (éd.), *History after Hobsbawm*, op. cit., p. 272.

56 Eric J. HOBSBAWM, « From social history to the history of society », *Daedalus*, n° 100, 1971, pp. 20–45

57 Eric J. HOBSBAWM, « In Search of People's History », *London Review of Books*, vol. 3, n° 5, 19 March 1981, pp. 9–10.

58 Raphael SAMUEL (ed.), *People's History and Socialist Theory*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1981.

59 Arthur L. MORTON, *A People's History of England*, Londres, Victor Gollancz, 1938 : en 1979, l'ouvrage comptait quatre éditions pour pas moins de quinze impressions.

ments, pour les hommes et femmes ordinaires par rapport aux élites minoritaires »<sup>60</sup>. Le flou du terme « *people* » renforce donc l'ambiguïté de l'expression « *people's history* » qui ne s'envisage qu'en relation à quelque chose d'autre et non pour elle-même. Son emploi est avant tout pour Hobsbawm une question de démarche et d'objectif : « En résumé, "*people's history*" n'est rien de plus qu'une déclaration d'intention, indiquant que les historiens sont du côté du peuple (quelle que soit sa définition), souhaitent s'adresser à un large public, essaient de mobiliser des hommes et des femmes à investiguer leur passé, annoncent leur engagement pour une bonne cause, protestent contre une érudition poussièreuse, ou concentrent leur attention sur l'histoire des hommes et — dans ce cas, avec une indispensable ardeur — des femmes ordinaires. »<sup>61</sup> Le caractère emblématique de l'expression se voit selon lui renforcé par le fait que son recours n'a pas vocation à représenter un objet d'enquête mais bien une finalité. Sentencieux, Hobsbawm en arrive à considérer : « Quoi qu'il en soit, ce n'est une catégorie ni descriptive ni analytique, qui ne fournit aucune perspective particulièrement utile pour la recherche historique, bien que cela puisse fournir une précieuse motivation pour l'entreprendre. »<sup>62</sup> Dont acte : aucun de ses écrits, même ceux qui évoquent son métier, ne se placera sous le signe d'une « *people's history* ». L'ambiguïté dont fait part Hobsbawm s'accroît en sus dans la qualification française de ce genre d'histoire puisque le substantif « *people* » y est généralement remplacé par l'adjectif « populaire », dont l'équivalent anglais « *popular* » ne sera pas plus emprunté par l'historien pour caractériser ses travaux.

*History from Below. Some Reflections* paraît quelques années plus tard, en 1985<sup>63</sup>. Il s'agit cette fois d'une communication dont le titre reprend celui du colloque organisé en hommage à

son comparse Georges Rudé dans le cadre duquel elle fut présentée, un titre qui attestait de la propagation depuis deux décennies de l'usage d'une autre expression, « *History from below* », dont il aurait été fait usage pour la première fois en 1966 par Edward Thompson pour signifier « *history of the "common people"* »<sup>64</sup>. Examinant son émergence pour ensuite passer en revue les problèmes qu'elle pose, Hobsbawm ne recourra cependant à cette expression qu'une seule et unique fois en début de son texte : il précise alors « *history seen from below* » et en donne d'emblée deux autres équivalents qu'il lui préférera le reste de son exposé : « *grassroots history* » et « *history of the common people* »<sup>65</sup>. Les traductions de toutes ces expressions, à nouveau, ne sont pas exemptes d'équivoques même si elles paraissent avoir un même objet : « histoire vue d'en bas » ou parfois « par en bas » dans le premier cas, « histoire de la base » et plus souvent « histoire populaire » dans le second, ou encore « histoire des gens ordinaires » et à l'occasion « histoire du peuple commun » dans le troisième, se rapporteraient au final à ceux qui sont considérés comme les oubliés d'une discipline qui a longtemps privilégié l'étude des dominants, sans pour autant lever toute ambiguïté ou prétendre à l'unanimité sur ce qu'elles recouvrent ni pouvoir les assimiler à ladite « *people's history* »<sup>66</sup>. Mais quelle que soit la pertinence de la terminologie usitée, Hobsbawm n'en apparaît pas moins circonspect à l'égard de toute dénomination restrictive de l'histoire qu'il pratique, préférant de loin réfléchir à sa méthodologie.

## La construction d'un modèle

L'histoire telle que la pratique Eric Hobsbawm reflète la situation historiographique de ses débuts professionnels. Guidée par le matérialisme historique, influencée par l'anthropologie, elle est également conditionnée par un conflit qui divisait alors les historiens britanniques sur la conception de leur métier. « Deux approches s'affrontaient : l'une

60 Eric J. HOBBSAWM, « In Search of People's History », *op. cit.*, p. 9.

61 *Ibidem*.

62 *Ibidem*.

63 Eric J. HOBBSAWM, « History from Below. Some Reflections » dans Frederick KRANTZ (éd.), *History from Below. Studies in Popular Protest and Popular Ideology in Honour of George Rudé*, Montréal, Québec, Concordia University, 1985, pp. 63–75.

64 Edward P. THOMPSON, « History from below », *Times Literary Supplement*, 7 avril 1966, p. 279.

65 Eric J. HOBBSAWM, « History from Below. Some Reflections », *op. cit.*, p. 63.

66 Voir à ce propos Simona CERUTTI, « Who is below ? E. P. Thompson, historien des sociétés modernes : une relecture », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2015/4, pp. 931–955.

partait du postulat conventionnel que "l'histoire, c'est la politique du passé" (...), l'autre étudiait l'histoire des structures et des transformations dans les sociétés et les cultures. D'un côté, les adeptes de l'histoire narrative, qui pensaient qu'il était impossible d'en tirer des conclusions générales ; de l'autre, les partisans de l'analyse et de la synthèse, qui jugeaient justement essentiel de généraliser », rappellera-t-il<sup>67</sup>. La généralisation à laquelle se livre Hobsbawm dans le traitement des révoltes archaïques se doit toutefois de procéder selon un cheminement méthodologique élaboré afin de les appréhender dans leur réalité socio-économique et politique propre tout en faisant ressortir ce qu'elles peuvent avoir d'uniforme.

Au fil de son texte *History from Below. Some Reflections*, l'historien en vient à détailler comment la démarche de son enquête sur le banditisme social est centrée sur la construction d'un modèle. « Cela demande trois étapes : nous devons tout d'abord identifier ce que les médecins appelleraient le "syndrome" — c'est-à-dire les "symptômes", ou morceaux de puzzle qui doivent être assemblés. Nous devons ensuite construire un modèle qui saisisse la signification de ces différents comportements, c'est-à-dire découvrir un ensemble d'hypothèses qui rendrait la combinaison de ces comportements cohérente selon un schéma rationnel. Nous devons ensuite découvrir s'il existe des preuves indépendantes qui permettent de confirmer ces conjectures. »<sup>68</sup> Contre toute attente, l'historien n'explique aucunement ces trois étapes, il fournit seulement des considérations sur les difficultés qu'elles impliquent.

La première étape de sa démarche, l'identification des faits, est considérée comme épineuse car elle « repose sur un mélange entre les connaissances de l'historien, ses théories sur la société, parfois son intuition, son instinct ou son introspection, et il ne sait pas lui-même très clairement comment il opère sa sélection initiale. Je me trouve dans ce cas, même si je m'efforce d'être conscient de ce

que je fais. Sur quelle base, par exemple, choisit-on un ensemble de phénomènes sociaux disparates, le plus souvent traités comme des annotations curieuses en marge de l'histoire, et les classe-t-on ensemble comme les membres d'une famille de "rébellion primitive", que l'on pourrait qualifier de "politique prépolitique" : banditisme, émeutes urbaines, certains types de sociétés secrètes, de sectes millénaristes et autres ? Lorsque j'ai fait un tel choix pour la première fois, je ne le savais pas réellement. »<sup>69</sup> Cette interrogation atteste davantage de la fragilité de l'enquête que de l'assurance de pouvoir la mener à son terme en fonction d'options sciemment déterminées. Et si elle dénote chez l'historien une propension à la sérendipité, elle équivaut à confesser la précarité de l'argumentaire de *Primitive Rebels* qui l'avait encouragé à son renforcement dans *Bandits* « en remplaçant de façon plus systématique le banditisme, y compris le banditisme social, dans le contexte politique au sein duquel il opère — celui des seigneurs et des États, de leurs structures, et des stratégies qui leur sont propres. »<sup>70</sup>

La deuxième étape, la plus importante puisqu'elle a trait au modèle en question, est présentée comme tout aussi épineuse. Le risque y est cette fois « de placer une construction arbitraire parmi les faits » avec pour conséquence « un certain manque de précision sur ce que l'on essaie de démontrer. Car si l'on suppose qu'un certain type de comportement est logique par rapport à certaines hypothèses, cela ne revient pas à affirmer qu'il est raisonnable, c'est-à-dire rationnellement défendable. Le grand danger de cette procédure — auquel nombre d'anthropologues de terrain ont succombé — est de mettre sur le même pied tous les comportements comme également "rationnels". (...) Le comportement était parfois rationnel dans certaines circonstances, mais ne l'est plus dans d'autres. »<sup>71</sup> Mise en garde contre toute conclusion hâtive dans une enquête d'envergure comme celle qu'il entreprit, cette remarque fait

67 Eric J. HOBBSAWM, *Franc-tireur*, *op. cit.*, p. 343.

68 Eric J. HOBBSAWM, « History from Below. Some Reflections », *op. cit.*, traduit par Christophe Magny, « L'histoire populaire » dans Eric J. HOBBSAWM, *Marx et l'histoire. Textes inédits*, Paris, Demopolis, 2008, pp. 154–155.

69 *Ibid.*, p. 155.

70 Eric J. HOBBSAWM, *Bandits*, *op. cit.*, 4<sup>ème</sup> éd., traduit par Jean-Pierre Rospars et Nicolas Guilhot, *Les bandits*, Paris, La Découverte/Zones, 2008., p. 7.

71 Eric J. HOBBSAWM, « L'histoire populaire », *op. cit.*, pp. 156–157.

écho aux attaques émises à l'encontre d'une conceptualisation qui en cherchant une cohérence à une pléthore de mouvements d'opposition sociale diversifiés manqua probablement de nuance.

Quant à la troisième étape, il ne la détaille nullement, peut-être pour ce qu'elle relève du travail classique de l'historien. Il préférera revenir sur le rôle dévolu à ce type d'enquête : « Quel est l'objet de tous ces exercices ? Ce n'est pas simplement de découvrir le passé, mais de l'expliquer, fournissant ainsi un lien avec le présent. Une énorme tentation existe en histoire de mettre au jour ce qui était jusqu'alors inconnu, et de se réjouir de cette trouvaille. Et une si grande partie de la vie des gens ordinaires, et plus encore de leurs pensées, étant relativement inconnue, cette tentation est encore plus grande dans le domaine de l'histoire populaire, d'autant que beaucoup d'entre nous nous identifions avec les hommes et les femmes ordinaires inconnus du passé — encore plus inconnues ces dernières. (...) Les meilleurs ouvrages issus d'une telle conception de l'histoire populaire sont passionnants, mais sans plus. Nous voulons savoir pourquoi, autant que quoi. »<sup>72</sup> En filigrane pourrait se lire un reproche envers une histoire qui se voudrait absolument populaire au risque de se fourvoyer plutôt que, tout simplement, histoire. Car en insistant sur la compréhension à laquelle doit mener l'enquête de l'historien, Hobsbawm plaide en définitive sa propre cause : « D'une certaine façon, le banditisme est toujours présent. (...) Ce qui ne prouve pas que l'analyse développée dans *Bandits* soit juste. Mais cela peut contribuer à convaincre les lecteurs que cet ouvrage est plus qu'un simple exercice de spéculation universitaire ou de curiosité antiquaire. Même dans ses incarnations les plus traditionnelles, la figure de Robin des Bois a encore un sens aujourd'hui pour des gens (...) Ces gens sont nombreux. Et ils méritent de le savoir. »<sup>73</sup>

\* \* \*

Eric Hobsbawm a l'intime conviction que nonobstant l'interprétation à laquelle il doit soumettre ses sources pour donner au passé une intelligibilité,

l'historien est bien en mesure d'atteindre la réalité : « Je défends fermement l'idée que ce sur quoi les historiens enquêtent est réel. » À une condition cependant, et non la moindre, qui est « la distinction fondamentale et, pour eux, absolument centrale, entre le fait qui peut être établi et la fiction, entre les données historiques fondées sur une preuve sous réserve de cette preuve et ceux qui ne le sont pas. »<sup>74</sup> Il n'en apparaît pas moins lucide, comme en témoigne ses réticences à se réclamer d'un champ de recherche compartimenté par l'invocation d'une quelconque dénomination, que l'histoire en tant qu'enquête, même lorsqu'elle est dite d'en bas ou populaire paradoxalement, malgré une sincère volonté d'abolir la marginalisation dont les gens ordinaires et leurs luttes sont la cible, et en dépit de tout effort d'immersion, est uniquement le fait de personnes de métier et non portée par ceux qu'elle concerne directement : « On ne saurait échapper au passé, c'est à dire à ceux qui l'enregistrent, l'interprètent, en débattent et l'élaborent. Nos vies quotidiennes, les États où nous vivons, nos gouvernements sont entourés et imprégnés des productions de mon secteur professionnel. »<sup>75</sup>

72 *Ibid.*, p. 157.

73 Eric J. HOBBSAWM, *Les bandits*, op. cit., pp. 206–207.

74 Eric J. HOBBSAWM, *On History*, op. cit., p. viii.

75 Eric J. HOBBSAWM, *Franc-tireur*, op. cit., p. 339.

# L'enquête comme militance

Par Paola Bonomo  
CFS asbl

*Nous ne l'attendions pas, mais nous l'avons organisée.*

Romano Alquati (1935–2010)

Une enquête peut être menée avec l'objectif de remplir des cases, des catégories, avec des contenus ; souvent, ces mêmes cases, catégories, sont déjà préconstituées, le but de l'enquête n'étant que celui d'assurer leur remplissage de manière objective et scientifique. C'est le chercheur qui est censé assurer cette objectivité, dont la réalisation n'est garantie qu'à travers d'une posture neutre. Est-ce qu'il est possible de mener un type d'enquête en laissant de côté la conception traditionnelle de « chercheur », celle qui considère ce dernier comme une personne de science qui applique à la lettre les traits formels d'une discipline ? Est-ce que, au contraire, le point de vue engagé et militant du chercheur peut représenter une valeur ajoutée à tout ça ? En outre, comment est-ce qu'on peut concevoir et mener un type d'enquête en contact étroit avec les « objets » de recherche, sans se percevoir comme différent ou « autre » d'eux ?

On essaiera de répondre à ces questions à travers le travail de Romano Alquati, qui a esquissé un type d'enquête dissociée des formalismes propres d'une approche disciplinaire, un type d'enquête ayant, parmi ses objectifs, celui d'aller rechercher la subjectivité<sup>76</sup> d'autrui pour, en même temps, éclaircir sa propre identité militante, ainsi que pour produire et organiser à la fois savoir et conflit. Il

76 Par « subjectivité », on entend ici les caractères spécifiques à un sujet particulier. Dans la « subjectivité de classe », dont on parlera plus tard, la classe est ce sujet particulier.

s'agit d'un type d'enquête militante, aussi connue sous le nom de *conricerca* (en français core-cherche<sup>77</sup>), qui coïncide avec l'intervention politique dans les luttes et avec l'organisation du savoir en vue d'une transformation radicale de la société.

## L'Italie du miracle économique

Entre la fin des années '50 et le début des années '60, l'Italie vit un période de grands changements, dont l'un est particulièrement relevant : il s'agit du processus de restructuration productive et technologique visant à transformer la structure économique d'un pays autrefois fondé sur l'agriculture, pour faire place aux activités industrielles et liées aux services, qui augmentent de plus en plus. Suite à ces changements dans la structure de production, la morphologie sociale se transforme aussi, notamment avec la migration massive des ouvriers et de leurs familles du sud au nord de

77 Afin de donner une petite mise en contexte pour défendre le choix traductif employé, on emprunte les mots de Gianluca PITTAVINO dans « *Romano Alquati, de l'operaismo aux écrits inédits des années 1990* », accessible sur : <http://revueperiode.net/romano-alquati-de-loperaismo-aux-ecrits-inédits-des-années-1990/> « Bien qu'il n'y ait pas de traduction française de l'œuvre de Romano Alquati, des textes commentant ou rappelant son œuvre utilisent le terme "corecherche" pour traduire de l'italien *conricerca*. La consonance des termes fonctionne bien – même intuitivement – pour décrire une action de recherche menée en coopération (...) Si l'on peut donc effectivement maintenir cette traduction, il faut bien entendre sous ce « co- » le signifié de "avec". Une traduction plus exacte (mais cacophonique) serait alors "recherche-avec" ».

l'Italie. Les villes du nord sont celles où ce changement se voit le plus : parmi celles-ci, il y a Turin, où le développement industriel des années de l'après-guerre fait arriver beaucoup de migrants venant du sud à la recherche d'un travail dans les grandes entreprises de la ville piémontaise, comme la FIAT ou l'Olivetti.

Selon Alquati et les intellectuels et militants qui s'inscrivent dans la tradition de l'opéraïsme italien, courant de pensée dont on parlera d'ici peu, les partis de gauche et les syndicats traditionnels n'auraient pas l'air de saisir ces changements au sein de la composition ouvrière et prolétarienne du pays ; par contre, les opéraïstes remarquent comme la volonté de suivre les nouvelles exigences de programmation du néo-capitalisme se dessine de plus en plus, avec les partis au pouvoir qui invitent les syndicats à « s'asseoir à la table de la planification et du développement »<sup>78</sup>. Ils observent encore que le décalage entre la base et les bureaucraties syndicales, entre la classe et les institutions du mouvement ouvrier (partis et syndicats) augmente, car ces derniers se démontrent plus intéressés par une politique qui vise à gagner le soutien des couches moyennes. Face à cette situation, Alquati et ses camarades expriment le besoin d'entamer un parcours de révision et des instruments théoriques et des pratiques politiques qui avaient été utilisés jusque-là ; ce besoin partagé résulte aussi de la nécessité d'enquêter autour de cette nouvelle classe ouvrière à partir de sa subjectivité de classe, au-delà de la composition de classe traditionnelle. Il s'agit d'une volonté qui s'oppose à la tradition et aux règles institutionnelles établies, ainsi qu'à la conviction que la classe ouvrière est désormais intégrée aux promesses consuméristes du néo-capitalisme<sup>79</sup>.

Le besoin d'enquêter autour de la classe ouvrière, ressenti par ce groupe d'intellectuels et militants, vient du fait d'avoir réalisé qu'elle ne correspond plus à l'image qu'ils se faisaient d'elle. Dès lors, à partir de la deuxième moitié des années '50, on se trouve face à une redécouverte de l'enquête ouvrière, considérée comme outil nécessaire pour se

rendre compte des transformations qui s'étaient produites au sein de la classe, mais aussi dans les nouvelles formes d'organisation du travail. Dans ce contexte bouillonnant, un groupe d'intellectuels et militants épaulés par des cadres ouvriers met en place les *Quaderni rossi*<sup>80</sup> (Cahiers rouges), un réseau d'intervention et de recherche qui commence à être actif dans un certain nombre de grandes usines du nord de l'Italie, ainsi qu'une revue se proposant de publier toute contribution liée à ce réseau.

### **La pensée opéraïste et l'expérience des *Quaderni rossi* (1961–1964)**

Avant d'aller un peu plus dans le détail de l'expérience des *QR*, il est important de s'attarder sur le concept d'opéraïsme. Il faut avant tout souligner que la pensée opéraïste italienne ne peut pas être considérée comme un tout homogène, mais plutôt comme un ensemble d'expériences singulières, alimentées par le désir collectif de participer, et au niveau théorique et au niveau pratique, au conflit social en cours dans l'Italie des années '60 ; cela surtout à partir du moment où, selon les initiateurs de cette pensée, le rôle des référents traditionnels de la classe ouvrière montrait ses contradictions. Les opéraïstes essaient de combiner une lecture de la pensée marxiste avec la réalité vécue par la classe ouvrière, autrement dit la réalité de l'usine, dans un échange continu entre la théorie et la pratique. Ils partagent la conviction que la classe ouvrière représente le moteur du développement économique et que c'est aux luttes ouvrières de définir le développement du capitalisme, et non pas l'inverse. En partant de ces constats, leur perspective était celle de « redonner au marxisme son statut de 'science de la révolution' contre certaines interprétations strictement métaphysiques »<sup>81</sup>.

La réflexion autour de l'enquête ouvrière en tant qu'outil de lutte se développe dans le cadre du groupe des *QR*, revue fondée en 1961 à Turin, « berceau du capitalisme italien et de son contre-

78 Nanni BALESTRINI, Primo MORONI, *L'orda d'oro 1968–1977*, Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milano, 2017, p. 34.

79 Gianluca PITTAVINO, *op. cit.*

80 Dorénavant *QR* dans le texte.

81 Davide GALLO LESSERE, *Opéraïsmes*, accessible sur : <http://revueperiode.net/guide-de-lecture-operaismes/>

champ ouvrier »<sup>82</sup>. Parmi ses fondateurs, Raniero Panzieri et Mario Tronti, considérés généralement comme les initiateurs de la pensée operaïste. Sans forcément aller retracer toute l'histoire de l'expérience des *QR*, qui a duré de 1961 à 1966 et qui a été un véritable et vibrant laboratoire pour le développement de la pensée operaïste, il est quand même intéressant de s'attarder sur la conception de l'enquête ouvrière telle qu'elle a été théorisée par Panzieri. L'extrait d'une de ses interventions lors d'un séminaire interne aux *QR* sur l'enquête ouvrière, qui s'est tenu en septembre 1964 et qui a été publié posthume dans le numéro 5 de la revue en avril 1965, présente la question du but politique de l'enquête de cette façon :

« Nous avons des objectifs instrumentaux, bien évidemment très importants, et ces objectifs sont représentés par le fait que l'enquête est une méthode correcte, efficace et politiquement fructueuse pour prendre contact avec les ouvriers et les groupes d'ouvriers. Ceci est un objectif très important : non seulement il n'y a pas de décalage, d'écart ou de contradiction entre l'enquête et ce travail de construction politique, mais l'enquête apparaît comme un aspect fondamental de ce travail de construction politique. En outre, le travail que l'enquête nous forcera à faire est un travail de discussion, théorique même, entre les camarades, avec les ouvriers etc., il s'agit d'un travail de formation politique très approfondie et donc l'enquête est un très bon outil pour faire ce travail politique »<sup>83</sup>.

Dans la conception de Panzieri, l'enquête est le moyen pour atteindre la finalité de la construction politique, elle en est un aspect fondamental : dans cette démarche, il y a aussi la volonté d'orienter les organes du mouvement ouvrier traditionnel de l'extérieur, en mettant à leur service un savoir offensif. Panzieri souligne l'importance de pratiquer l'enquête ouvrière avec le but de comprendre, d'un côté, la nature et la forme du cycle productif dans l'usine et, de l'autre, l'expression des demandes

d'autonomie ouvrière<sup>84</sup>. Son marxisme est, comme celui des autres operaïstes, un marxisme hétérodoxe qui essaie d'aller au-delà du marxisme dialectique classique, selon lequel la seule science qui avait la légitimité d'étudier les formations sociales était le marxisme dialectique même<sup>85</sup>. Federico Chicchi définit l'enquête comme la « fille illégitime du marxisme », précisément pour souligner le fait que les operaïstes, tout en gardant et en employant des principes du marxisme dialectique classique, surtout au niveau théorique, expérimentent de nouvelles formes dans leurs pratiques militantes, dont par exemple l'enquête ouvrière.

### Marx et l'enquête

À vrai dire, l'enquête avait déjà été employée en tant qu'instrument de lutte par Marx lui-même et celle-ci est un héritage fondamental pour les operaïstes : le premier chapitre du numéro 5 des *QR*, écrit par Dario Lanzardo, lui est dédié<sup>86</sup>. En 1880, Marx avait été sollicité par la Revue Socialiste avec la demande de coordonner une enquête sur la situation des ouvriers des villes et des campagnes en France. À travers les cent entrées du questionnaire, l'intention de Marx était de les exhorter à se livrer à une description de leurs conditions économiques et sociales, pas dans le but de produire des effets de connaissance comme fins en soi, mais des effets pratiques. Ces effets pratiques passent à travers la possibilité, donnée par l'enquête, de rendre évidentes les conditions d'exploitation que les ouvriers subissent. Au travers de la précision de ses questions, Marx envisage de nouvelles perspectives d'organisation des luttes ; les questions suivantes en sont un exemple :

« Est-ce que votre catégorie de métier a soutenu des grèves d'ouvriers appartenant à d'autres catégories ? » « Est-ce que vous savez si des coalitions d'employeurs ayant le but d'entraver des

82 Nanni BALESTRINI, Primo MORONI, *op. cit.*, pp. 33–34.

83 Raniero PANZIERI, *Intervento socialista nella lotta operaia*, dans *Quaderni rossi 5*, (Avril 1965), Nuove Edizioni Operaie, Roma, 1971, p. 76.

84 Nanni BALESTRINI, Primo MORONI, *op. cit.*, p. 136.

85 Vidéo « *Da Marx all'operaismo* », accessible sur : <http://www.uninomade.org/da-marx-alloperaismo-8-video/>, min. 13.26.

86 *Quaderni rossi 5, Intervento socialista nella lotta operaia, Ibid.*, pp. 1–30.

grèves et d'imposer leur volonté ont été créées ? »<sup>87</sup>

En effet, même si les réponses à ces questions étaient négatives, ce qui était important pour Marx c'était faire comprendre aux ouvriers que leur union pourrait servir à battre les capitalistes, eux qui sont déjà unis et organisés pour protéger leurs intérêts.

Dans le numéro 5 des *QR*, conjointement aux contributions de Panzieri et Lanzardo, il y a aussi un chapitre qui présente la méthodologie et les principaux résultats d'une enquête « sociologique » menée en 1960–61 à la FIAT de Turin, définie comme une « analyse politiquement caractérisée par les objectifs auxquels elle voulait servir (c'est-à-dire la reprise des luttes au sein de la FIAT), mais qui doit être politiquement ouverte ; elle ne doit ni exister en fonction de la confirmation d'une ligne politique déjà établie, ni prédéterminer le type et les instruments de l'intervention politique et syndicale qu'on entend y faire suivre »<sup>88</sup>. On voit bien comment, pour qui écrit (Dino De Palma, Vittorio Rieser et Edda Salvatori), l'enquête devait avoir un véritable rôle politique visant à l'organisation des ouvriers finalisée à une reprise des luttes au sein de la FIAT : pour ce faire, « l'approche de l'enquête devait être impulsée par nous (les chercheurs, ndr.), très clairement, au tout début, et elle ne pouvait pas surgir spontanément de la succession des contacts avec les ouvriers »<sup>89</sup>.

Une partie de la rédaction des *QR*, notamment Rainero Panzieri, partage cette approche, plus sociologique et visant à former une avant-garde révolutionnaire, toujours en lien étroit avec des structures déjà existantes tels que le syndicat. Pour l'autre partie de la rédaction, dont faisaient partie Romano Alquati et Mario Tronti, l'enquête n'est pas un des outils de l'activité politique, elle doit être LA pratique politique principale, la réponse aux besoins de la classe ouvrière, notamment à

son besoin d'organisation ; en outre, elle doit être une avec l'intervention politique directe dans les luttes des ouvriers, dans une optique d'autonomie de classe.

Arrêtons-nous maintenant sur la figure de Romano Alquati, celui qui détestait être appelé l'« inventeur de la corecherche », car selon lui « il ne peut pas y avoir militantisme politique s'il n'y a pas de corecherche : elle est un processus absolument politique, un style de militantisme »<sup>90</sup>.

## Romano Alquati : l'enquête sur la classe ouvrière de Cremona à Turin

Romano Alquati naît en 1935 à Cremona, pas loin de Milan ; dans les années '50, Cremona se trouve au carrefour entre les luttes du prolétariat agricole et l'industrialisation tumultueuse du boom économique. L'expérience politique de Romano commence entre Milan, où il est syndicaliste dans une usine, et Cremona, au sein du groupe des « *ricercatori scalzi* » (chercheurs aux pieds nus) dont faisait partie, entre autres, le sociologue Danilo Montaldi. Ce groupe de chercheurs se proposait d'aller investiguer la classe ouvrière et de s'interroger autour de sa nature dans le nouveau contexte du miracle économique, avec la volonté d'aller au-delà de comment elle était censée être. Pendant un entretien réalisé en 1998, Alquati dit que « mon expérience de corecherche part de Cremona et elle est beaucoup plus à moi qu'à Montaldi, même si elle est commune ; c'est moi qui tire et Montaldi qui est après moi »<sup>91</sup>. Alquati s'inspire grandement de son travail syndical du point de vue des rencontres et des échanges avec les ouvriers, mais il ne veut pas faire le syndicaliste. Il lit beaucoup et découvre le français Daniel Mothé, avec qui il entretient un échange épistolaire ; Mothé, auteur de *Journal d'un ouvrier*, travaille chez Renault et son livre est, comme le titre le dit bien, le témoignage direct, pris sur le vif,

87 Karl MARX, *L'enquête ouvrière*, questions 89 et 91, accessible sur : <https://www.marxists.org/italiano/marx-engels/1880/4/quest.htm>.

88 Rainero PANZIERI, *Intervento socialista nella lotta operaia*, op. cit., p. 217.

89 *Ibidem*.

90 Gigi ROGGERO, *La co-recherche comme style de militance*, accessible sur : <http://www.platengmil.com/blog/2017/10/23/la-co-recherche-comme-style-de-militance>.

91 Entretien de Paolo RIDELLA et Giuseppe TROTTA avec Romano Alquati (Torino, 6 avril 1998), paru dans *Baillamme*, 24:2, 1999, pp. 173–205, p. 173.

d'un ouvrier spécialisé<sup>92</sup> : en s'inspirant aussi de la démarche de Mothé, Alquati s'intéresse de plus en plus aux vies quotidiennes des exploités, dont il a envie de saisir toutes les pratiques, toutes les formes de lutte et les besoins individuels, surtout les inattendus, au travers d'une démarche constante d'enquête.

En 1960, Alquati déménage à Turin, non pas pour « pleurer sur les valises de carton (des ouvriers provenant du sud de l'Italie, ndr), mais pour chercher la puissance du conflit qui se passe à l'intérieur des murs de l'usine »<sup>93</sup>. Pendant l'été de la même année, un travail d'enquête à la FIAT commence, mené par un groupe composé par deux courants : d'une part, celle qui tourne autour de Panzieri (les jeunes sociologues socialistes comme De Palma, Rieser et Salvatori), de l'autre les « co-chercheurs » autour d'Alquati ; ces derniers s'emparent de l'activité d'enquête, « le schéma d'entretien était préparé par nous, ainsi que sa structure, et on s'occupait de faire et enregistrer la plupart des entretiens »<sup>94</sup>. L'année 1961 voit la naissance des *QR* ; le groupe des cochercheurs ne participe pas à la rédaction du premier numéro, et continue à se concentrer sur son activité d'enquête à la FIAT. Bien que les résultats de cette enquête n'aient jamais été publiés, comme écrit par Romano dans l'introduction de son livre « *Sulla Fiat e altri scritti* »<sup>95</sup>, ce même livre nous permet de nous aventurer dans la technique de la corecherche, démarche « jamais formalisée et, peut-être, pas formalisable, qui garde ce caractère insaisissable même si on l'appelle méthode, approche »<sup>96</sup>.

## La corecherche : non pas simple enquête par le bas, mais organisation de l'autonomie des ouvriers

Dans les mots de Romano Alquati, la corecherche : « ne se propose pas comme fait culturel visé à une connaissance anthropologique des zones et formes de vie avec l'utilisation d'une méthodologie marxienne, mais comme fait politique affirmé de manière spontanée par les exécutés mêmes dans l'effort organisationnel des groupes de jeunes ouvriers et employés de la FIAT avec qui on a été en contact. La corecherche découle de la dialectique structurelle comme réponse aux problèmes politico-organisationnels de la classe ouvrière »<sup>97</sup>.

La corecherche se veut comme véritable démarche organisationnelle : contrairement à l'enquête ouvrière de Panzieri, la corecherche d'Alquati n'est pas un des moyens possibles pour atteindre cette finalité, elle représente en même temps le moyen et la finalité même : cela dans un seul processus, sans discontinuité. Le temps de l'enquête correspond donc au temps de l'intervention politique, et ce temps-ci ne prévoit ni un début, ni une fin.

Dans ce processus, qui pourrait donc être infini, le chercheur se trouve coude à coude avec l'objet de sa recherche, et ce dernier devient lui-même chercheur : « dans la corecherche, les parties de la classe ne devaient pas seulement être informées ou participer, mais être le sujet même de la production et l'usage pratique de la connaissance co-élaborée et co-produite, afin qu'elle devienne contre-connaissance »<sup>98</sup> ; cela, dans un échange continu de transformation mutuelle entre l'identité du chercheur et la subjectivité de la classe ouvrière, que la corecherche se donne l'objectif d'investiguer et de transformer.

Dans la façon dont il emploie le concept de subjectivité de classe, Alquati amène une interprétation qui rompt avec la conception des institutions du mouvement ouvrier traditionnel, selon laquelle

92 Daniel MOTHE, *Journal d'un ouvrier (1956-1958)*, Paris, Les Editions de Minuit, 1959.

93 Gigi ROGGERO, *La libertà operaista*, accessible sur : [https://www.globalproject.info/it/in\\_movimento/La-liberta-operaista/4470](https://www.globalproject.info/it/in_movimento/La-liberta-operaista/4470).

94 Romano ALQUATI, *Camminando per realizzare un sogno comune*, Velleità Alternative, Torino, 1994, p. 145.

95 Romano ALQUATI, *Sulla Fiat e altri scritti*, Feltrinelli, Milano, 1975, p. 10.

96 Sergio BOLOGNA, *Hommage à Romano Alquati*, accessible sur : <https://www.nazioneindiana.com/2010/04/08/radio-kapital-romano-alquati/>.

97 Romano ALQUATI, *Sulla Fiat e altri scritti*, op. cit., p. 51.

98 Romano ALQUATI, « *Su Montaldi (Panzieri io) e la conricerca* », dans *Camminando per realizzare un sogno comune*, op. cit., p. 206.

les ouvriers n'étaient que des sujets sans pouvoir d'action, victimes et impuissants face à l'avancée du capitalisme ; il introduit un élément très important, notamment la puissance d'agir caractérisant les « *forze nuove* » (forces nouvelles), composées surtout par les ouvriers arrivant du Sud d'Italie, qui sont : « conscientes de leur très dure condition ouvrière à l'intérieur et à l'extérieur des usines, et en même temps conscientes aussi des aspects positifs de leur grande force, une contre-force potentielle, disponible pour lutter contre (le capital), en partant des aspects les plus négatifs et douloureux propres à leur situation et condition ; ces ouvriers sont les activateurs de cette nouvelle puissance grandissante »<sup>99</sup>.

C'est dans « *Relazione sulle forze nuove* » (rapport sur les forces nouvelles), transcription d'une intervention d'Alquati au Congrès du Parti Socialiste Italien (PSI) sur la FIAT (1961), publiée dans le premier numéro des *QR*, qu'on peut observer les premiers résultats tirés de l'enquête à la FIAT, commencée en 1960. C'est ici qu'Alquati se plonge dans la description de la composition de la classe ouvrière qu'il rencontre dans l'usine, en faisant une distinction entre composition technique et politique. La composition technique de la classe renvoie effectivement à l'articulation objective de la main-d'œuvre, à l'analyse du processus de travail et de la technologie non pas en termes sociologiques, mais en termes de rapport de force entre les classes (car, « pour les operaïstes, le développement technologique est la réponse du capital à la lutte des ouvriers »<sup>100</sup>). L'organisation technique du travail est étroitement liée à l'exploitation, dont elle fait directement partie : c'est ainsi que la technologie est reconnue comme étant fonctionnelle au contrôle, et du coup pas neutre dans son action mais, au contraire, subsumée au capital. L'analyse des tendances de développement du capital représente une autre des pistes d'enquête creusées par Alquati.

Grâce à ses échanges avec les ouvriers, Alquati

observe comment la phase de « rationalisation » commencée dans l'usine en 1949 a conduit à une modification des systèmes de transformation, « en nécessitant l'élimination technique des anciens ouvriers de métier (...) aussi à travers les soi-disant « licenciements internes » qui, si considérés comme simple fait technique, ne sont que des aspects d'un processus de déclassement de la main d'œuvre »<sup>101</sup>. Or, ces anciens ouvriers étaient aussi les plus politisés et conscients que les partis et les institutions du mouvement ouvrier avaient dans l'usine ; l'analyse des fractions de la classe ouvrière relève de ce qu'Alquati a appelé « composition politique de la classe », en perpétuelle re-composition pour réagir à la domination du Capital, qui contre-attaque par une restructuration constante du processus de travail.

Ce qui est déterminant dans la composition de classe est la subjectivité, le « système de croyances, visions, conceptions, représentations, savoirs, culture, désirs, imaginaire (...) Voilà donc ce que les operaïstes ont cherché devant les grilles de l'usine : non pas la conscience (pure), mais la subjectivité (ambivalente) »<sup>102</sup>. La subjectivité n'est pas une question psychologique, c'est la manière dont la classe appréhende les modes de production, les dominations auxquelles elle est confrontée, et son mode d'exister dans tout ça. La production de cette subjectivité, sous le capitalisme, est inhérente à la relation sociale de production et d'exploitation : c'est comme ça qu'elle se produit. Alquati et ses camarades ont observé comment la subjectivité se produit dans les forces nouvelles, les ouvriers venant du sud de l'Italie, dont ils ont voulu connaître les intentions, les désirs et les valeurs, même les plus inattendus.

C'est dans ce champ d'expression de possibles que réside une des intuitions d'Alquati, c'est-à-dire le fait que la classe, au moins en puissance, peut se constituer comme sujet révolutionnaire autonome, à partir de sa subjectivité et de sa composition. Ces nouveaux ouvriers, déqualifiés et

99 Guido BORIO, Francesca POZZI, Gigi ROGGERO, *Futuro anteriore. Dai Quaderni rossi al movimento globale. Ricchezze e limiti dell'operaismo italiano*, DeriveApprodi, Roma, 2002, p. 22.

100 Gianluca PITTAVINO, *op. cit.*

101 Romano ALQUATI, *Relazione sulle forze nuove*, dans Quaderni rossi 1, Nuove Edizioni Operaie, Roma, 1961, p. 220.

102 Gigi ROGGERO, *Elogio della militanza, note su soggettività e composizione di classe*, DeriveApprodi, Roma, 2016, pp. 97-100.

fonctionnels au nouveau processus de production, sont vus par Alquati comme les acteurs potentiels d'une nouvelle conflictualité. C'est donc autour de l'articulation entre composition et subjectivité de la classe que la corecherche se propose d'enquêter, avec à la fois une attention particulière à la capacité de la classe de remettre en discussion l'ordre imposé par le Capital, afin de s'engager dans la lutte, et en ressentant un « sentiment d'urgence politique, d'une occasion qu'il faut saisir, en anticipant l'adversaire de classe »<sup>103</sup>.

Comme on l'a déjà dit, au sein des *QR* il y a une grande différence en ce qui concerne le rôle donné à l'outil de l'enquête entre le courant des cochers (avec Alquati) et celui des sociologues (avec Panzieri) : cette différence amène à une rupture, qui aura lieu suite aux événements de Piazza Statuto de juillet 1962.

### **Piazza Statuto, « Nous ne l'attendions pas, mais nous l'avons organisée »<sup>104</sup>**

L'année 1962, l'« année des contrats », est caractérisée par le processus de renégociation des contrats nationaux de plusieurs catégories de travailleurs. Parmi ces catégories, il y a les métallurgistes, travailleurs d'un des secteurs au centre de l'expansion capitaliste de la période, dont le nœud central est représenté par la FIAT de Turin. Déjà dans les premiers mois de 1962, de grandes manifestations traversent la ville de Turin et « dès le début du conflit, le syndicat UIL<sup>105</sup> tente de conclure des accords séparés. La lutte sur les contrats s'étend aux autres usines métallurgiques de la ville, qui se mettent toutes en grève. Ils sont 100.000 grévistes le 13 juin 1962, et la FIAT n'est pas encore entrée dans le mouvement (...) le 19 juin, après des années d'immobilisme, les avant-gardes FIAT entrent en lutte. (...) Le 23 juin 1962 commence la grève des 60.000 de la FIAT. Il y a désormais 250.000 ouvriers en grève à Turin »<sup>106</sup>.

103 Gianluca PITTAVINO, *op. cit.*

104 Intervista a Romano ALQUATI in Giuseppe TROTTA, Fabio MILANA, *L'operismo degli anni Sessanta. Dai "Quaderni Rossi" a "Classe Operaia"*, DeriveApprodi, Roma, 2008, p. 738.

105 *Unione Italiana del Lavoro* (Union italienne du travail).

106 Nanni BALESTRINI, Primo MORONI, *op. cit.*, pp. 131–132.

Le 7 juillet la UIL signe un accord séparé<sup>107</sup> avec la FIAT, et cette signature déclenche une vague de protestations qui dépasse les grilles de l'usine et arrive jusqu'à la centrale Piazza Statuto, où se trouve le siège de la UIL à l'intérieur duquel se sont barricadés les syndicalistes de l'accord séparé, protégés par la police. Des milliers de manifestants tels que des ouvriers de toutes les usines et beaucoup de jeunes faisant partie des « forces nouvelles » s'affrontent avec la police : voilà que la composition de classe, enquêtée par Alquati à la FIAT, devient protagoniste des affrontements de rue même au-delà des murs de l'usine.

La nouvelle des affrontements se diffuse dans la ville, et davantage de personnes rejoignent les manifestants dans la Piazza Statuto ; des barricades sont montées et les caillassages continuent sans cesse, ainsi que les affrontements au corps à corps avec la police, qui répond par des matraquages, des lacrymogènes et des arrestations. Après trois jours d'affrontements durant lesquels le secrétaire de la Camera del lavoro de Turin et quelques dirigeants syndicaux avaient tenté, sans succès, de calmer les manifestants<sup>108</sup>, la police et les *Carabinieri* arrivent à reconquérir la Piazza et à la tenir.

En parlant de l'émeute de Piazza Statuto, Alquati nous dit comment « la lutte avait été organisée et elle est partie très rapidement car la UIL avait fait l'accord séparé pendant la nuit. Nous sommes allés aux grilles de la FIAT afin de prendre contact avec les délégués et les cadres de la FIOM<sup>109</sup>, en faisant ainsi décoller la lutte, qui a grandi très très rapidement à cause du mécontentement qui régnait. Les gens arrivaient, tout le monde arrivait ; l'agitation a duré deux jours. La police a fait plein de bêtises »<sup>110</sup>. Selon Alquati et le courant des chercheurs des *QR*, la radicalité des faits de

107 L'accord séparé octroie quelques augmentations salariales, mais rien du tout concernant l'horaire et le rythme du travail et la révision des normes disciplinaires, qui sont les revendications clé des ouvriers.

108 Dario LANZARDO, *La rivolta di Piazza Statuto – Torino luglio 1962*, Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milano, 1979, pp. 17–18.

109 *Federazione Impiegati Operai Metallurgici* (Fédération des employés et ouvriers métallurgistes).

110 Entretien de Paolo RIDELLA et Giuseppe TROTTA avec Romano Alquati, *op. cit.*, p. 179.

Piazza Statuto devait servir à pousser les *QR* vers une identité politique et une finalité organisationnelle encore plus claires et définies. Panzieri et le reste de la rédaction, par contre, aussi suite aux attaques de la part des partis et des syndicats accusant les *QR* d'être derrière l'émeute, arrivent à une position de blocage tendant à geler toute initiative politique. Voilà comment se joue la rupture au sein de la rédaction, dont la scission a lieu en 1963. Le courant des *QR* dont l'objectif est une intervention directe au sein des luttes ouvrières, fondera la revue *Classe Operaia*<sup>111</sup> (classe ouvrière) en 1964.

\* \* \*

L'apport méthodologique matérialiste de la corecherche, telle qu'Alquati l'a conçue, reste une base solide ainsi qu'une référence centrale pour tout militant qui se donne comme objectif celui d'enquêter autour de la classe afin d'anticiper les tendances et les potentialités pas encore apparues, les caractères et aspects politiques intrinsèques, qui peuvent se manifester de manière explicite. Alquati nous apprend qu'il est fondamental de mener un travail continu d'enquête visant à analyser la composition politique et technique de la classe, ainsi que sa subjectivité et toute tendance de développement du capital. Il continue sa réflexion jusqu'à sa mort, qui a eu lieu le 3 avril 2010 à Turin, et l'évolution de sa pensée mériterait d'être l'objet de beaucoup plus d'analyses.

Romano Alquati nous laisse en héritage une nouvelle figure militante qui se doit de reconstituer un lien entre théorie et pratique, tout en enquêtant autour des ressources, des savoirs, des émotions inédites et inattendues au sein de la classe. L'approche méthodologique de la corecherche représente une véritable démarche expérimentale et innovante : son objectif, celui de produire et organiser à la fois savoir et conflit jamais détachés l'un de l'autre, reste encore parfaitement d'actualité pour ceux et celles qui, aujourd'hui, se proposent de défier le présent afin de le changer.

---

111 Il n'y a pas lieu ici d'approfondir les caractéristiques de la revue *Classe Operaia*, au sein de laquelle la pensée operaïste a continué à se développer.

# Épilogue

Trois manières d'enquêter, inutile d'en faire un résumé, où d'aller chercher une sorte de synthèse des trois. Tout ceci sont des outils, à chacun de puiser là-dedans, prendre ce dont il a besoin, mélanger, ajouter, modifier. Parmi les points communs de ces trois expériences, ce dernier est central : l'enquête se modifie à partir de l'expérience, l'enquête populaire se fait au fur et à mesure de l'enquête. En ce sens elle ne peut venir que d'une pratique hétérodoxe, non dogmatique, elle ne cesse de contester toutes les grilles dans lesquelles les commissaires politiques ou les managers veulent faire rentrer la vie. Les erreurs, les impasses font partie de l'enquête, les analyser, modifier la démarche, expérimenter, n'est pas l'exception ou l'accident, mais le quotidien. Enquêter ne peut pas être un processus industriel. C'est encore moins produire des données brutes, qui seront traitées ailleurs, dans un quelconque programme. Il s'agit, au contraire, de travailler à la manière d'un artisan, de regarder les qualités spécifiques des matériaux avec lesquels on travaille, de construire à partir des situations concrètes où les choses ont lieu, d'inventer et renouveler les manières de faire.

Ces genres d'enquête ne visent pas à produire des résultats à partir desquels on travaillera par la suite. Que ce soit pour Hobsbawm, pour Walsh ou pour Alquati, chacun à sa manière, l'enquête est le travail même. Ce n'est pas un préalable, ni un objectif, mais un mode d'intervention politique. On voit d'ailleurs que pour tous les trois une enquête n'est jamais finie, elle est sans cesse réactualisée, quitte à traiter de quelque chose de très différent de ce dont il était question au début. L'enquête n'est pas une manière de démontrer ce qu'on voulait dire : si elle est bien menée, elle nous amène ailleurs. Si on enquête, c'est parce que, réellement, on ne sait pas.

Nous l'avons souligné dans les trois cas, il y a bien une intention claire à l'enquête, aucun ne se cache derrière le faux nez de l'objectivité scientifique. Tous les trois revendiquent leur appartenance au mouvement révolutionnaire. Il s'agit toujours de construire un savoir politique populaire, mais il ne s'agit pas de faire de la propagande, ni de se raconter des histoires de peuples idéaux. Il faut produire soigneusement un savoir populaire pour qu'il ait une efficacité, pour qu'il permette une prise sur le monde dans lequel les personnages habitent.

Dans ce processus de construction du savoir populaire, on ne fabrique pas un savoir généralisant, qui permet de parler à la place de quelqu'un, ou de le représenter. On ne cherche pas l'essence des gens, mais on produit un savoir qui sert pour l'action collective. Le chercheur a une place particulière, mais celle-ci ne surplombe pas l'ensemble, il fait partie de la situation, il est un personnage de plus dans l'histoire.

